





2

CORRESPONDANCE
FAMILIERE ET AMICALE
DE
FRÉDERIC SECOND
ROI DE PRUSSE

AVEC

U. F. DE SUHM

*Conseiller intime de l'Electeur de Saxe, & son Envoyé extraordi-
naire aux Cours de Berlin & de Pétersbourg.*

TOME SECOND.

Avec Privilèges de S. M. l'Empereur, de S. M. le Roi de Prusse,
& de S. A. S. Mgr. l'Electeur de Saxe.

À BASLE & LEIPZIG,
chez G. J. DECKER & FRÉDERIC VIEWEG l'aîné.

1 7 8 7.



CONFIDENTIAL



à Berlin ce 11. de Juin 1737.

Lettre LIII. (Nro. 7.)

Mon cher Subm.

Il faut avouer que Vous êtes le premier bibliothécaire du monde. Je viens de recevoir la lettre que Vous avez eu la bonté de m'écrire touchant les livres que je Vous ai demandés. J'ai aussi reçu certain Catalogue relatif à un futur *) qui le suivra. Enfin je vois en tout & partout que Vous n'êtes pas seulement grand métaphysicien, mais encore ami sincère, officieux & fidelle. Il me suffit de Vous connoître pour Vous estimer, & pour Vous devoir beaucoup de reconnoissance.

Nous sommes à présent dans les revues par dessus les oreilles. Nous perdons notre tems (qui ne reviendra jamais) à des riens.

*) Obscurité affectée.

RRESPONDANCE FAMILIERE

Le Roi a une attaque de goutte, ma Sœur de *Brunswick* arrivera demain; lundi sera la revue générale. Voilà en deux mots la gazette du jour.

Mes amis attendent avec grande impatience les douze volumes de l'imprimerie Ruffienne. Vous ne sauriez croire à quel point ils me pressent là-dessus.

Je suis avec toute l'estime qu'on ne sauroit Vous refuser, & qui Vous est due,

Mon très cher Subm,

Votre très fidèlement
affectionné ami,

Fédéric.

Remarque. Parmi les singularités de la vie du grand *Fédéric*, celle-ci n'est peut-être pas une des moins frappantes, que depuis la date de la lettre ci-dessus, c. à d., dès le 11. de Juin 1737, aucune de ses lettres à Mr. de *Suhm* n'est plus signée *Fédéric*, mais toutes sans exception *Fédéric*; singularité qu'il a conservée, comme on le voit, jusqu'à la fin de sa vie. Ce n'est pas, comme on le voit, une habitude qu'il ait contractée peu à peu & par une espèce de négligence, mais c'est au contraire un changement qui paroît réfléchi, marqué pour ainsi dire par une époque, & trop constant d'ailleurs pour être un pur

effet du hazard. Il est à présumer qu'il y a eu quelque cause assez importante d'un tel changement.

Peut-être que les beaux-espri^ts Italiens avec lesquels le Pr. R. commençoit à converser & à correspondre, lui ont inspiré le goût de *Fédéric* qui répond à l'Italien *Fédérico*. Peut-être que *Voltaire*, qui aimoit à se moquer des noms gothiques, terminés en *ic* & en *oc*, a essayé d'adoucir celui de *Frédéric* par le retranchement de la lettre *r*.

à Berlin ce 12e. de Juin 1737.

Lettre LIV. (Nro. 8.)

Mon cher Diaphane.

J'ai reçu la Vôtre du 28e. de St. Pétersbourg avec toutes les nouvelles agréables que je pouvois désirer. Vous pouvez juger du plaisir que m'ont fait les mémoires de Votre Académie; ils m'ont tiré d'un très grand embarras par rapport à plusieurs points de la littérature, sur lesquels j'étois en dispute, & qu'ils ont éclaircis. Je vous ai toute l'obligation du monde de Vos soins obligeans, de Votre promptitude à me servir & de Votre zèle à me satisfaire. Le reste est mon affaire.

N 3

Si Vous aviez pu améliorer Votre bibliothèque en même tems que la mienne, je Vous assure que j'y donnerois les mains volontiers, trop heureux de pouvoir contribuer à la fatisfaction d'un de mes amis, & de lui prouver qu'il n'est aucun service qu'il puisse me rendre, que je ne veuille reconnoître.

J'ai été attaqué d'une maladie contagieuse qui règne ici, mais qui n'est aucunement dangereuse; je Vous l'écris, afin que si Vous l'appreniez d'ailleurs, Vous sachiez au juste ce qui en est.

Le Duc, & ma Sœur de *Brunswick* font ici: j'ai trouvé le premier, pour sa personne, très changé; il est roide, grave, & Duc régnañt autant que son Grand-père. Cela n'est pas fort philosophique; qu'y faire? Ma Sœur est toujours là même, d'une humeur également enjouée, & malgré la modification différente de son ventre, son esprit

ne se dément en aucune manière. Voilà la gazette du jour.

Adieu, mon cher *Diaphane* ! Il n'est point de souhait que je ne fasse pour Votre bonheur, étant avec une très sincère estime,

Mon cher Diaphane,

Votre très fidèlement
affectionné ami,

Fédéric.

P. S.

*Ich wünsche Ihm Glück zu dem getreuen
Freund den er muss in Russland angetroffen
haben. Dergleichen Freunde sind sehr rar,
und wäre es eine doppelte Infamie nicht er-
kennentlich gegen sie zu seyn *).*

*) Je Vous félicite de l'ami fidelle que Vous avez trouvé en Russie. De tels amis sont très rares, & ce seroit une double infamie, de manquer de reconnaissance envers eux.

à Berlin ce 22e. de Juin 1737.

Lettre LV. (Nro. 9 ou 10.)*Mon cher Diaphane.*

Il seroit superflu de Vous faire l'énumération de toutes les obligations que je Vous ai; suffit que je les connois toutes, & que je suis plus que content des soins que Vous Vous êtes donnés pour moi. Quinze jours plus tard, j'étois perdu *).

J'ai oublié les derniers Nos. de mes lettres, ce qui fait que je ne fais plus où j'en suis. Celle-ci sert de réponse au Nro. 9. des Vôtres.

*) Ce passage donne assez clairement à entendre que le P. R. venoit de recevoir l'emprunt que *M. de Subm* avoit dû lui négocier à *Pétersbourg*. Si l'on ne trouve ici aucune lettre de ce dernier, dans laquelle il en soit positivement parlé, la raison est sans doute, que sa lettre Nro. 9. dont le P. R. fait mention immédiatement après le passage ci-dessus, ne s'est point trouvée dans la collection de cette correspondance; mais l'on rencontrera dans la suite quelques passages qui l'insinuent assez clairement.

Il y a eu ces jours passés de nouvelles tracasseries. Le tout vient d'une jalousie que *Bredow* *) a contre *Wolden* **). Le premier a trouvé le moyen d'infinuer au Roi que j'étois un homme sans religion, que *Manteuffel* ***) & Vous aviez beaucoup contribué à me pervertir, & que *Wolden* étoit un fou qui faisoit le bouffon chez nous, & qui étoit

N 5

*) Ancien Gouverneur du P. R., Lieutenant-Général de la Cavalerie, Chef du régiment des Carabiniers, a joui depuis 1740 jusqu'à sa mort d'une pension honorable de 2000 écus. Il a laissé une fille, qui est Madame de Wulffen, à Berlin.

**) Monsieur de *Wolden* a été Maréchal de la Cour du Pr. de Pr. Il a épousé une Demoiselle de *Borke*, sœur de Madame de *Maupertuis*, grande Gouvernante de S. A. R. la Princesse Amélie. Madame de *Wolden* est morte en 1778, grande Gouvernante de S. A. R. la Princesse Douairière de Prusse.

***) C'est le célèbre Comte de *Manteuffel*, Conseiller privé & Premier-Ministre de la Cour de Saxe, remplacé par le Comte de *Brühl*. Depuis il s'étoit retiré à la Cour du Pr. Royal qui l'appelloit son *Quinzevingt*, & après avoir passé quelques années à Berlin, il est mort à Leipzig, dans l'obscurité. Il en sera parlé plus au long à la fin de ces Lettres.

mon favori. Vous savez que l'accufation d'ir-réligion est le dernier réfuge des calomniateurs, & que cela dit, il n'y a plus rien à dire. Le Roi a pris feu, je me fuis tenu ferré, mon Régiment a fait merveilles, & le maniement des armes, un peu de farine jet-tée fur la tête des Soldats, des hommes de fix pieds passés, & beaucoup de recrues ont été des argumens plus forts que ceux de mes calomniateurs. Tout est tranquille à présent, & l'on ne parle plus de Religion, de *Wol-den*, de mes persécuteurs, ni de mon régi-ment.

Je pars le 25^e. pour *Amalthée*, mon cher jardin à Rupin. Je brûle d'impatience de revoir mon vignoble, mes cerifes, & mes melons; & là tranquille & débarrassé de tous les foins inutiles, je ne vivrai que pour moi. Je deviens tous les jours plus avare de mes momens; je m'en rends compte à moi-mê-me, & je n'en perds qu'avec beaucoup de

regrets. Tout mon esprit n'est tourné que vers la philosophie; elle me rend des services merveilleux, & j'ai beaucoup de retour pour elle. Je me trouve heureux, me trouvant beaucoup plus tranquille qu'autrefois; mon ame est moins agitée de mouvemens tumultueux & véhémens; je supprime les premiers effets de mes passions, & je ne prends mon parti qu'après avoir bien considéré de quoi il s'agit. Que le principe de la contradiction, & de la raison suffisante sont de beaux principes! Ils répandent du jour & de la clarté dans notre ame, c'est sur eux que je fonde mes jugemens, de même que sur ce qu'il ne faut point négliger de circonstance quand on compare des cas, pour appliquer aux uns la conséquence qu'on a tiré des autres. Ce sont-là les bras & les jambes de ma raison; sans eux elle seroit estropiée, & je marcherois comme le gros du vulgaire avec les béquilles de la superstition & de l'erreur.

Ma foi, la plupart des hommes ne pensent pas; ils ne s'occupent que des objets présens, ne parlent que de ce qu'ils voient, sans penser à ce que c'est que les causes cachées & les premiers principes des choses. Ce midi j'ai entendu un discours qui ne rouloit que sur la différence des soupes, & sur la façon la plus avantageuse de guérir de la v. . . . ; hier au soir ce fut une dissertation de coëffures, de paniers, & de modes en général &c. & ces gens *profondément remplis de bagatelles*, toujours talonnés par l'ennui, aiment à vivre & appréhendent la mort!

Je ne m'apperçois pas qu'au lieu d'une lettre, je Vous adresse une épître; mais si Vous saviez avec quelle rapidité le tems me passe quand je pense à Vous, ou que je Vous écris, Vous me trouveriez excusable.

Adieu, mon cher *Diaphane!* je Vous aime trop géométriquement pour que Vous puissiez me soupçonner d'inconstance, & la dé-

finition 48^e d'*Euclide* *) fera fausse quand mon amitié envers Vous se démentira, étant avec une parfaite estime,

Mon cher Diaphane,

Votre très fidèlement
affectionné ami,
Fédéric.

Pétersbourg le 9e. Juillet 1737.

Lettre LVI.

Monseigneur.

J'ai reçu à la fois plusieurs lettres dont *V. A. R.* a daigné m'honorer, & ma joie en a été extrême. Toutes me sont parvenues jusqu'au Nro. 10., en comptant celle que m'a

*) Il ne se trouve proprement que 35 définitions dans *Euclide*; mais en mettant de ce nombre les suppositions, & les axiomes qui suivent les définitions, comme il paroît que le *Pr. R.* l'a fait, il est à présumer qu'il s'agit ici de l'axiome 9e.

Le tout est plus grand que sa partie; axiome évident & incontestable.



remise le Capitaine *Wartenberg* qui ne fait que d'arriver. La plus chère & la plus précieuse de toutes a été celle qui m'a rendu la vie en m'apprenant le rétablissement de *V. A. R.* qui doit maintenant jouir d'une parfaite fanté. J'avois reçu la nouvelle de *SON* indisposition par le *B. de Mardefeld*.

Nous avons eu ici un affreux spectacle ; le plus beau quartier de cette Ville vient d'être réduit en cendres dans l'espace de deux ou trois heures de tems. Je suis encore dans la plus grande confusion , écrivant cette lettre sur un coffre. J'avois précisément reçu tous mes meubles par un vaisseau de *Stettin* ; tout a été transporté sur des barques avec l'ordre & la charité qu'on peut se représenter en pareille occasion. Le feu a été arrêté à deux maisons de la mienne , & derrière moi à celle du *B. de Mardefeld* qui a été fau-
vée. C'étoit la nuit , & après avoir fait transporter en lieu de sûreté tout ce qu'il

avoit pu , il entra dans ma cour , l'habit de gala du jour précédent sur le corps , parce que c'étoit le premier qu'il avoit trouvé sous sa main , & les bas à moitié déroulés , représentant au naturel un cothurne tragique.

On ne gagne rien dans ces fortes d'occasions , aussi ne fais-je pas encore ce que j'ai perdu. Du reste , je n'ai jamais vu une plus vive image de l'embarquement de Troie ; car au travers des flammes & de la fumée qui couvroient la rivière , comme il fait ici jour la nuit , je voyois voguer des vaisseaux tout pleins d'hommes & de hardes , je découvrois la citadelle vis à vis , à droite & à gauche des arcs de triomphe , plus loin de grands batimens qui paroissoient en feu , & enfin les Grenadiers de la garde avec leurs casques , qui venoient porter secours , achevoient complètement la ressemblance.

V. A. R. s'apercevra de la hâte & de la grande confusion dans laquelle j'écris ; ainsi

je finirai en ajoutant seulement que nous attendons impatiemment la nouvelle des prouesses que le *Comte de Munich* aura faites contre un Sersaquier qui s'est avancé vers lui avec sept Bachas, ce qui signifie, avec soixante & dix mille hommes. De l'autre côté *Laschi* *) est aux portes de *Precop*, & on s'impatiente de savoir comment il y aura heurté pour entrer.

Daignez, *MONSEIGNEUR*, conserver *VOS* bonnes grâces au plus fidelle de *VOS* sujets que le Ciel vient pour la seconde fois de sauver des flammes, sans doute pour mettre un jour le comble à ses vœux; & qui après cette douce attente ne connoit pas de plus délicieux sentiment que celui de pouvoir, & d'oser *VOUS* assurer du tendre attachement, & du respectueux dévouement avec lequel il fera toute sa vie, &c.

*) Mal nommé *Leffi*, p. 180.

à Berlin ce 27e. de Juillet 1737.

Lettre LVII. (Nro. II.)

Mon cher Diaphane,

Il semble que tous les élémens ligués aient conspiré Votre perte. L'eau a pensé Vous être funeste dans Votre voyage, & le feu vient de Vous talonner deux fois. Avec cela le froid excessif qu'il fait en hiver, ne voilà-t-il pas de quoi Vous abimer suffisamment? Quittez donc, je Vous prie, au plus vite un pays pour lequel Vous n'êtes point né, & revenez dans des lieux où Vous savez que Votre personne est chérie.

Puisque Votre destin Vous fait cependant habiter dans ces lieux lointains, permettez-moi de tirer encore un usage du séjour que Vous y ferez. Ayez la bonté de me répondre en détail aux points que je Vous marquerai, & desquels je souhaiterois être inf-



truit à fond. Vous aurez foïn d'écartier toutes les nouvelles fausses ou incertaines, & de ne donner place qu'aux feules vérités que Vous apprendrez.

Je fouhaiterois favoir ,

1. Si au commencement du règne du *Czar Pierre I.* les Mofcovites étoient auffi bruttes qu'on le dit ?
2. Quels changemens principaux & utiles le Czar a faits dans la Religion ?
3. Dans le Gouvernement qui tient à la police générale ?
4. Dans l'art militaire ?
5. Dans le commerce ?
6. Quels ouvrages publics commencés ? quels achevés ? quels projetés ? comme ; communications de mers , canaux , vaiffeaux , édifices , villes , &c.
7. Quels progrès dans les sciences ? quels établiffemens ? quel fruit en a-t-on tiré ?
8. Quelles colonies a-t-on envoyées ? & avec quels fecours ?

9. Comment les habillemens , les mœurs ,
les usages ont-ils changés ?
10. La Moscovie est-elle plus peuplée qu'au-
paravant ?
11. Combien d'hommes à peu près ? & com-
bien de Prêtres ?
12. Combien d'argent ?

Ayez la bonté de me répondre à tous ces
points , & cela sur un papier à part. Si les
obligations que je Vous ai déjà , étoient de
nature à pouvoir être augmentées , ce fe-
roit par le plaisir que je Vous prie de me
faire. Adieu , mon cher ! je suis avec une
très parfaite amitié ,

Mon cher Diaphane,

Votre très fidèlement
affectionné ami ,

Fédéric.

Pétersbourg le 13e. d'Août 1737.

Lettre LVIII. (Nro. 12.)

Monseigneur.

J'ai reçu avec des transports de joie les marques de *VOTRE* gracieux souvenir & les assurances de *VOTRE* constante amitié par la lettre dont il a plu à *V. A. R.* de m'honorer le 27 du mois passé. Ni mes fonctions, qui sont assez pénibles, puisque je suis obligé de faire septante deux *Werstes*, c. à. d. dix mortels milles, chaque fois que quelque affaire m'appelle à la Cour qui réside pendant l'Été à *Peterhof*, ni rien au monde ne m'empêcheroit de répondre dès à présent à ce que *V. A. R.* désire de savoir, si j'étois en état de le faire. Mais quoique *VOUS* ne *VOUS* foyez pas trompé, *MONSEIGNEUR*, si *VOUS* avez cru que les points de *VOS* questions font une partie de mou

étude, il s'en faut cependant bien que je fois déjà en état de rendre raison de tant de choses, ne pouvant me résoudre à rien avancer sur ce sujet dont je ne fois auparavant bien instruit & bien convaincu moi-même. Mais je promets de travailler à satisfaire là dessus *V. A. R.* avec le même empressement que j'aurai toujours à *LUI* faire connoître mon zèle en toute occasion ; trop heureux si j'en pouvois trouver d'assez importantes pour *LA* convaincre pleinement de mon parfait dévouement. En attendant je joins ici la copie de la lettre du Feld-Maréchal victorieux à son fils, qui peut servir à faire connoître en partie à *V. A. R.* la différence qu'il y a entre la Nation Russe d'à présent, & celle qui sous *Pierre I.* commença à se manifester par la perte de la bataille de *Narva*. Les *Turcs*, tous Janissaires ou Spahis, & tous d'élite, au nombre de vingt trois mille, se sont défendus, pour ainsi dire,

jufqu'au dernier homme, puisqu'il y en a eu dix-fept mille de tués, & quatre mille prifonniers, le reffe s'étant noyé. Le *Serasquier Bacha* à trois queues s'est rendu au Lieutenant Général *Biron*, frère du Duc de *Courlande*, que *V. A. R.* ne connoit pas encore fous ce titre, parce qu'il n'a pas encore fait fes notifications, mais qu'*ELLE* jugeroit digne de cette élévation par fes grands fentimens, fi *ELLE* le connoiffoit. Comme je n'attache aucune idée de politique à cet éloge, *VOUS* trouverez bon, *MONSEIGNEUR*, que je rende cette juftice au Duc, en le nommant à un Prince, Juge auffi éclairé du vrai mérite que l'est celui auquel j'ai le bonheur d'écrire. On amènera ce *Serasquier* ici, auffi bien que le *Bacha d'Oczakow*. Le premier a fait une réponfe auffi fière que décente au Général *Romanzow* qui lui a demandé comment il avoit osé fe défendre contre une armée fi formidable : — „ Le devoir

„ m'ordonnoit de me défendre , lui a-t-il
 „ dit , je n'ai donc pas demandé quelles
 „ étoient les forces de mon ennemi, mais je
 „ me suis cru en état de résister , & même
 „ assez fort pour vous vaincre ; je vois bien
 „ que ce qui est arrivé vient du Ciel. ” —

Le pillage d'*Oczakow* a été prodigieux , car
 cette Ville étoit fort marchande. On assure
 que chaque grenadier a eu mille ducats pour
 sa part. On a tout massacré le premier jour ;
 mais ensuite on a fait prisonniers ceux qu'on
 a trouvés dans les caves. Cette place est un
 hexagone très régulièrement fortifié ; on y a
 trouvé quatre-vingt deux pièces de canons
 de fonte , & sept mortiers.

Mais je fais trêve aux nouvelles , crainte
 de devenir , ou importun en *VOUS* étour-
 dissant de nouvelles trop peu intéressantes
 pour *VOUS* , ou indiscret en abusant de
VOTRE bonté à m'écouter. Mais quand le
 monde entier rétentiroit de nouvelles tou-

tes dignes d'attirer *VOTRE* attention, o laissez-moi encore espérer, Grand & aimable Prince, qu'elles ne *VOUS* feront jamais oublier l'heureux mortel que *VOUS* avez daigné élever à la dignité de *VOTRE* ami, & qui *VOUS* est dévoué de cœur & d'ame, &c.

à Remusberg ce 12. Septembre 1737.

Lettre LIX.

Mon cher Diaphane,

J'ai reçu, mon cher, Votre belliqueuse lettre, je n'y vois que les triomphes du Comte de *Munich*, & la défaite des *Turcs* & des *Tartares*. Je Vous avoue que je suis de ces personnes qui aiment à partager la gloire des autres, & que sans la philosophie je verrois avec inquiétude tant de grandes actions sans y assister. Le Comte de *Munich* paroit vouloir faire l'*Alexandre* de ce Siècle; il gagne des batailles comme on renverse

des jeux de cartes , & fait conquérir des provinces avec plus de rapidité que d'autres ne les parcourent.

Il y a un bonheur à venir à propos dans le monde, sans quoi on ne fait jamais rien. *Le Prince d'Anhalt* *) qui est peut-être le plus grand Général du Siècle, demeure dans une obscurité dont lui seul peut ressentir tout le poids : & d'autres qui ne le valent pas de bien loin sont les arbitres de la terre. Cela revient à ce que je viens de dire, qu'il ne suffit pas d'avoir simplement du mérite, mais qu'il faut encore être en passe de le pouvoir faire éclater.

Les paisibles habitans de *Rémusberg* ne font pas si belliqueux ; je me fais une plus grande affaire de défricher des terres , que de faire massacrer des hommes ; & je me

O 5

*) *Léopold Prince d'Anhalt-Deßau* , qui s'étoit si fort distingué dans la guerre d'*Italie* par sa bravoure & par ses talens militaires.

trouve mille fois plus heureux de mériter une couronne civique, que le triomphe.

Nous allons représenter l'*Oedipe* de *Voltaire*, dans lequel je ferai le Héros de Théâtre; j'ai choisi le rôle de *Philoctète*; il faut bien se contenter de quelque chose.

Wolff a reçu du *Cardinal de Fleuri* une lettre flatteuse au possible, de plus, l'*Evêque de Bamberg* lui a rendu visite, & à la fin de la conversation; lui a glissé en partant une médaille d'or dans la main, d'un prix considérable. Je me réjouis des progrès de la Philosophie, comme de l'augmentation de mes revenus. C'est le bonheur des hommes quand'ils pensent juste, & la Philosophie de *Wolff* ne leur est certainement pas de peu d'utilité en cela. Vous qui en tirez de si divins secours, dites-moi un peu, mon cher, quand reviendrez-Vous la professer dans nos cantons? Je Vous avoue que je languis de Vous revoir; je voudrais Vous

témoigner ma reconnoissance, & Vous donner des marques de mon amitié.

Ayez la bonté, si Vous le pouvez, de me répondre sommairement aux questions que je Vous ai faites; un détail demanderoit trop de recherches. Nommez-moi aussi, je Vous prie, Votre ami, car je m'intéresse à son fort, & je voudrois pourtant volontiers favoir quel est l'honnête homme avec lequel Vous êtes en liaison.

Vous me connoissez; mon cher *Diaphane*, j'espère que Vous ne douterez jamais de mon amitié. Elle n'est point intéressée, Vous le savez! mais elle peut être reconnoissante. Je suis avec cette estime que Vous méritez si bien,

Mon cher Diaphane,

Votre très fidèlement
affectionné ami,

Fédéric.

Pétersbourg le 28. Septembre 1737.

Lettre LX.

Monseigneur.

Des raisons de prudence que *V. A. R.* approuveroit sans doute si je les *LUI* détaillois, m'ont fait attendre le départ d'un Courier pour répondre à la dernière lettre qu'*ELLE* m'a fait la grâce de m'écrire. Je comptois alors me dédommager amplement de cette contrainte en *LUI* parlant librement de tous les ennuis que me fait éprouver le cruel éloignement où je me vois condamné à vivre d'*ELLE*, & en *LUI* peignant avec des couleurs aussi vives que vraies la langueur dans laquelle me plonge l'absence, & la privation de tout ce qui peut me rendre heureux. Mais n'ayant pu faire faire un détour au Courier que je suis obligé d'expédier fort brusquement aujourd'hui, je ne puis

pourtant en profiter comme je le désirois. Car encore que mon parfait dévouement & ma respectueuse tendresse pour *V. A. R.* fassent ma plus grande gloire, & toute ma félicité, enforte que je ne puis le cacher dans l'occasion, *VOUS* n'ignorez pas, *MON-SEIGNEUR*, de combien de prudence je dois user à l'égard des témoignages que j'ose *VOUS* donner de la vivacité de mes sentimens, & quoique l'éclat de *VOS* belles & aimables qualités semble donner à chacun le droit de se dévouer à *VOTRE* auguste & sacrée personne avec tous les sentimens du plus tendre & du plus respectueux attachement, & de *VOUS* le témoigner en toute liberté, il s'en faut bien que cette liberté ne soit accordée à ceux qui trouveroient le plus de satisfaction & de plaisir à en faire usage.

C'est une raison de même nature qui me fait renvoyer à une occasion plus sûre de

répondre en détail aux points sur lesquels *V. A. R.* désire d'être instruite. *ELLE* approuvera, j'en suis sûr, ma prudence à cet égard, dès qu'*ELLE* daignera un moment *SE* mettre à ma place & entrer dans ma situation. J'y répondrai cependant assurément; je supplie seulement *V. A. R.* de me donner le tems de bien m'instruire moi-même de toutes ces choses, & surtout de me laisser choisir une occasion sûre de *LUI* faire parvenir mes observations. *ELLE* aura cette bonté, j'espère, puisque rien ne *LA* presse encore. Plut à Dieu qu'*ELLE* eut déjà des raisons pour être plus pressée à cet égard!

En attendant je joins ici quelques considérations générales, dont *VOTRE* pénétration, *MONSEIGNEUR*, fera d'elle-même tirer les conséquences particulières.

Ce n'est pas une petite affaire que de parler de cet Empire, de ses habitans, & de son état politique. Il faut pour cela y avoir

féjourné longtems , & avoir observé par soi-même , car on n'a presque encore aucun ouvrage imprimé dans lequel on puisse trouver des rélations assez détaillées & assez sûres sur tous ces sujets. Je hazarderai cependant d'avancer ici ce que je regarde jusqu'à présent pour avéré parmi tout ce qu'on dit de cet Etat , & de ses habitans.

*) Il y a d'ici à *Oczakow* 2000 Werstes, qui font environ 400 milles d'Allemagne ; jusques à *Astracan* il y a près de 700 milles. D'ici à *Archangel* il y en a 150 ; & jusques à la *Chine* on compte au-delà de 24,000 Werstes ; il est vrai qu'il se trouve entre deux une partie de la *Grande Tartarie*. Les frontières du côté du *Nord* , & du *Japon* ne sont point encore bien déterminées ; depuis

*) Ceci ne paroît être qu'un fragment des rélations de *Mr. de Subin* au P. R. Comme il s'est trouvé conservé parmi les papiers de cette correspondance , on a jugé qu'il intéresseroit assez le Lecteur pour mériter ici une place.

cinq ans on a envoyé de ces côtés des Pro-
 fesseurs pour faire des recherches à ce sujet,
 & l'on compte même qu'ils pénétreront jus-
 qu'en *Amérique* à laquelle il est probable
 que cet Empire touche quelque-part. On
 peut juger de là que si l'immense Etat connu
 sous le nom de *Russie européenne & asiatique*
 étoit par-tout aussi peuplé que la *France* ou
 l'*Allemagne*, il mettroit sans peine l'*Europe*
 dans sa poche. Cependant de la manière dont
 on y fait les recrues, on voit bien qu'il n'est
 pas aussi pauvre en habitans qu'on semble
 le croire ailleurs; puisqu'actuellement pour
 former un corps de 60,000 hommes, on ne
 lève que le quatre-vingt dixième. Ce qui
 renforce beaucoup cette considération, c'est
 l'assurance que l'on a que la population de
 l'intérieur du Pays n'est point encore assez
 bien connue; car il est avéré, que malgré
 la rigueur des ordres donnés à ce sujet, tel
 possesseur de terres qui se trouve inscrit pour
 n'avoir

n'avoir que cent sujets, en a quatre cents & au-delà.

Il en est de même des revenus qu'on n'a pas encore bien pu fixer; & ceux qui les ont bornés à douze millions de roubles, n'ont assurément eu d'autre raison pour le faire que de déterminer un nombre certain pour un incertain. Mais quand cela seroit, cette somme seroit plus d'effet dans cet Etat que le décuple peut-être dans un autre; ce qui fait que dans ce Pays on rend possible des choses, auxquelles il ne faut pas penser seulement ailleurs.

Je tiens cet Etat invincible sur la défensive; c'est une hydre dans ce cas; les armées y naissent comme les hommes ailleurs, & ne coutent pas plus de peine à mettre sur pied que Cadmus n'en eut à créer des hommes armés de pied en cap en semant les dents du dragon.

La guerre ne coute rien à cet Etat quand les armées ne fortent pas du pays; & je n'appelle pas cela fortir du pays que d'aller dans des déserts & dans la *Crimée*; parce que l'argent reste dans l'armée, & rentre avec elle dans le pays.

Une guerre réglée au dehors est onéreuse à toute Nation; mais que n'expédie-t-on pas en deux ou trois campagnes en y allant comme les Russes le font. Quand on auroit pu douter de ce qu'on peut faire avec le Soldat Russe, il n'y a qu'à examiner de sangfroid l'affaire d'*Oczahow*; on n'a peut-être rien vu de pareil, & le Serasquier arrivé ici, & qui a eu assez de tems pour se remettre, ne feroit encore revenir de son étonnement. Il ne peut pas seulement comprendre comment l'armée a pu passer sans périr par les déserts immenses qu'elle a traversés pour arriver là-bas; & il dit qu'on peut tout attendre de troupes capables de soutenir une telle mar-

che fans succomber à la faim, ou à la soif, ou aux ardeurs du soleil. Jamais, dit-il, l'armée turque n'y passeroit.

Le Russe est Soldat aussitôt qu'il est armé. On est sûr de le mener à tout, parce que son obéissance est aveugle & fans égale. Avec cela il se nourrit mal, & de peu. Enfin il semble né exprès pour les grandes expéditions; & s'il y a encore une armée qui puisse nous donner une idée des troupes anciennes, c'est une armée de Russes.

V. A. R. jugera qu'il ne me convient pas encore d'entrer sur toutes ces choses dans un plus grand détail. Les relations qu'*ELLE* vient de lire suffiront pour *LUI* donner d'abord une légère idée d'un Pays & d'une Nation qu'*ELLE* juge digne de *SON* attention. J'espère *LUI* donner peu à peu dans la suite toutes les lumières qu'*ELLE* peut désirer sur ce sujet.

La réflexion que *VOUS* faites, *MONSEIGNEUR*, sur le bonheur qu'il y a à venir à propos dans le monde est des plus justes, & feroit très propres à consoler le Héros*) dont *V. A. R.* a une si haute opinion, si à ses qualités guerrières il favoit joindre *VOTRE* philosophie, *MONSEIGNEUR*. Pour ce qui est de mon Héros**), je n'en suis pas en peine. Il aura l'avantage des génies supérieurs, qui est de se rendre, pour ainsi dire, maître des conjonctures, de les faire naître, & de les gouverner à Son gré, par *SA* sagesse ou par *SA* constance, par *SA* modération ou par *SA* bravoure, selon les cas, & le besoin.

J'espère bien, pour le coup, que *V. A. R.* ne me demandera pas de qui je parle; ou si quelque chose pouvoit encore *LA* retenir en

*) Il s'agit ici du Prince Léopold d'Anhalt- Dessau dont le P. R. avoit fait mention dans sa dernière lettre comme de l'un des plus grands Généraux de son tems.

**) On comprend que *Mr. de Subis* parle ici du Prince Royal lui-même:

doute ce ne pourroit être que *SA* modestie.

Je n'avois presque pas douté, *MONSEIGNEUR*, que *VOUS* ne devinassiez que l'ami, dont je me loue ici, est le Comte *Biron**), aujourd'hui *Duc de Courlande*. Je m'étois effectivement exprimé avec assez de vivacité en *VOUS* faisant son portrait pour que *VOUS* dussiez penser que j'avois trahi mon secret en *VOUS* parlant de lui.

J'ose espérer, *MONSEIGNEUR*, que *VOUS* avez ajouté foi à ce que je *VOUS* en ai dit, pouvant *VOUS* assurer, comme je le crois, avec la plus grande certitude humaine que je ne me trompe point sur le fonds de son caractère, qui est sans doute aussi peu connu qu'il mérite beaucoup de l'être.

En vérité on est bien sujet à se tromper dans le jugement qu'on porte des hommes,

P 3

*) Le célèbre favori de l'Impératrice *Anne*, qu'elle éleva de simple particulier qu'il étoit, à la dignité de *Duc de Courlande*.

quand on ne s'arrête qu'à l'écorce. Que j'étois mal informé du caractère du *Duc Biron*, & quelle autre idée ne m'a-t-il pas donné de lui depuis que j'ai appris à le connoître de plus près! Il ne me feroit pas difficile, *MONSEIGNEUR*, de *VOUS* faire convenir que c'est un grand Homme, si cela ne m'entraînoit dans un grand nombre de considérations politiques dont *VOUS* ne voulez pas encore entendre parler.

J'en reviens donc à la Philosophie. Je me suis bien réjoui avec *V. A. R.* des honneurs qu'elle a reçus dans la personne de *Wolff*; car pour ce grand Homme lui-même, il étoit comblé d'honneurs depuis que le *Marc-Aurèle* de notre siècle s'étoit déclaré son Partisan & son Protecteur.

Je suis fort curieux de savoir le sentiment de *V. A. R.* sur les opérations de *Hongrie*. Ne voilà-t-il pas un Prince bien servi? On écrit que le *C. de Seckendorf* est rappelé, &

que le *C. de Philippi* a reçu le commandement. Ce trait figurera mal dans l'oraison funèbre du premier.

Que ne puis-je participer aux aimables amusemens d'un Prince qui fait réunir tous les plus nobles goûts! Peut-être me trouveroit-il digne d'un petit rôle. L'héroïsme est toujours un bel objet, même lorsqu'empruntant tout son éclat de l'illusion, il ne se montre qu'en image.

Je VOUS envoie ici, MONSEIGNEUR, un petit problème d'Arithmétique *) dont je

P 4

*) Le Problème d'Arithmétique dont il s'agit ici n'est autre chose que le Postscript ci-joint, qui se trouve écrit en *Chiffres*, c. à d. que les lettres en étoient représentées par certaines nombres, dont le P. R. & *Mr. de Subm* étoient sans doute convenus antérieurement, puisqu'on ne trouve nulle-part dans leurs lettres l'explication qui auroit dû servir de clef à cette écriture mystérieuse. On devine aisément les raisons qu'ils avoient d'avoir recours à une telle invention, au moyen de laquelle ils pouvoient correspondre sur certains sujets, sans crainte d'être trahis par personne.

Le Lecteur curieux verra sans doute ici avec plaisir quelques échantillons de ces lettres mystérieuses que

ferois bien aise que VOUS me donniez la solution. V. A. R. aura bien de la peine à le déchiffrer, & pour le moins autant à y répondre; mais cet exercice ne laissera pas, MONSEIGNEUR, d'avoir son utilité pour VOUS, ne

le P. R. écrivoit à Mr. de Subm. Mais comme leur contenu est au fond ce qui doit le plus intéresser & exciter la curiosité, on s'est donné la peine d'en chercher la clef, que l'on a trouvée, non sans difficulté, à l'aide de quelques interprétations qui se trouvoient par-ci, par-là, sur les chiffres. L'Alphabet ci-joint est, comme le prouve évidemment la convenance des signes, celui qui a servi à la composition de ces lettres.

a	15.	40.	65.	90.	o	28.	53.	78.	103.
b	16.	41.	66.	91.	p	29.	54.	79.	104.
c	17.	42.	67.	92.	q	30.	55.	80.	105.
d	18.	43.	68.	93.	r	31.	56.	81.	106.
e	19.	44.	69.	94.	s	32.	57.	82.	107.
f	20.	45.	70.	95.	t	33.	58.	83.	108.
g	21.	46.	71.	96.	u	34.	59.	84.	109.
h	22.	47.	72.	97.	v	35.	60.	85.	110.
i	23.	48.	73.	98.	w	36.	61.	86.	111.
k	24.	49.	74.	99.	x	37.	62.	87.	112.
l	25.	50.	75.	100.	y	38.	63.	88.	113.
m	26.	51.	76.	101.	z	39.	64.	89.	114.
n	27.	52.	77.	102.					

La clef de cette écriture mystérieuse consiste donc, comme on le voit, dans la connoissance des nombres qui

fut-ce qu'en exerçant *VOTRE* patience, vertu aussi nécessaire à un grand Prince qu'au plus misérable de ses Sujets.

P. S. (*EN CHIFFRES*).

Le Duc de Courlande se fait un plaisir de *VOUS* être utile, sans aucune vue politique; ainsi je continuerai à régler avec lui le prêt que *VOUS* pouvez hardiment accep-

P 5

servent à représenter les différentes lettres. Chaque lettre a quatre nombres représentans, ce qui auroit infiniment augmenté la difficulté de déchiffrer cette écriture, si les nombres, en suivant l'ordre de l'aphabet, n'auroient en même tems conservé celui qui leur est propre; car 15 représente *a*, 16 représente *b*, 17, *c*, & ainsi de suite, les nombres suivans représentant consécutivement les autres lettres dans leur ordre alphabétique jusqu'à *z*, qui est représenté par 39. Ensuite l'aphabet recommence par le nombre suivant 40, qui est le second nombre représentant de *a*; 41 est le second nombre représentant de *b*, & ainsi de suite jusqu'à 114, qui est le quatrième & dernier représentant de *z*. Si les nombres au dessous de 15 & au dessus de 114 qui ne représentent rien, se trouvent mêlés parmi les autres, ce n'est que par-ci, par-là, entre deux mots, sans doute pour dérouter celui entre les mains de qui ces lettres auroient pu tomber, & qui en auroit cherché la clef.

ter d'une grande Dame, qui pensant d'une façon tout-à-fait digne d'elle & de *VOUS*, ne prétend par là *VOUS* engager à aucune reconnoissance, & ne compte que sur *VO-TRE* estime qu'elle mérite déjà sans cela par ses sentimens héroïques.

Il n'y aura que trois confidens de cette affaire, le Duc, la Dame *), & moi. Mandez moi donc bien clairement en chiffres la somme qu'il *VOUS* faudra.

Dites moi aussi en même tems quelque chose de gracieux pour le Duc qui le mérite à tous égards, & chargez moi, si *VOUS* le trouvez bon, de le féliciter sur son élévation. *L'Empereur* l'a fait, même avant la notification; & le *Roi de Prusse* lui a répondu dans les termes du monde les plus obligeants. Autant en feront les autres Têtes couronnées. Ils ont leurs raisons de politique que *VOUS* n'avez pas; ainsi le *Duc* fera

*) Cette *Dame* est l'Impératrice.

bien plus sensible à *VOTRE* attention, qui le flattera agréablement de l'espérance d'acquiescer un jour *VOTRE* amitié qu'il mérite par bien des endroits.

Pour le coup, *VOUS* n'aurez pas lieu, *MONSEIGNEUR*, de *VOUS* plaindre de la briéveté de cette lettre: il y en a, je crois, de reste pour pousser à bout toute constance moins à l'épreuve que la *VOTRE*. Je me hâte donc de finir; & pour mettre le sceau à tout ce que cette lettre *VOUS* apprendra de mon zèle à *VOUS* servir, agréez que je *VOUS* réitère les assurances du tendre respect, & du parfait dévouement avec lequel je ferai jusqu'au dernier moment de ma vie, &c.

à Remusberg ce 15e. Nov. 1737.

Lettre LXI.

Mon cher Diaphane.

Un ancien a dit une fois qu'il n'y avoit aucun bonheur parfait dans ce monde ; & c'est de quoi je m'apperçois tous les jours. Je vis en paix & en repos , j'ai le bonheur d'avoir des amis que j'aime sincèrement, & dont je suis sincèrement aimé. Mais le malheur est, que je puis si peu jouir de ces amis, que la plupart sont si éloignés de *Remusberg*, que les correspondances vont si mal, qu'il faut tant de circuits jusqu'à ce que leurs nouvelles me parviennent, & en un mot qu'ayant le plaisir de me dire que j'ai de vrais amis, j'aye en même tems le chagrin de ne les pouvoir posséder.

Je ne reçois que toutes les six semaines, & quelquefois seulement tous les deux mois

de Vos lettres ; & quoiqu'elles me causent toujours beaucoup de joie, elles ne sauroient cependant me consoler de Votre absence. En vérité, mon cher *Diaphane*, Vous êtes un esprit trop exquis pour le pays où Votre poste Vous attache. J'ai pensé dire que je méritois seul de jouir de tout Votre esprit ; mais j'ai craint que cela ne sentit trop la présomption, quoique d'un autre côté je pourrois me justifier, parceque l'amitié parfaite que j'ai pour Vous peut me tenir lieu de tout autre mérite.

Vous serez sans doute informé de la chute de *Seckendorf* *), juste punition de toutes

*) Voici ce qu'en dit l'Auteur immortel des Mémoires de Brandebourg. „ D'abord après l'avènement de „ George II. au trône (1726) le Comte de *Seckendorf* „ vint à Berlin. Il servoit comme Général en même „ tems l'Empereur de la Saxe ; il étoit d'un intérêt „ fordide ; ses manières grossières & rustres ; le men- „ songe lui étoit si habituel qu'il en avoit perdu l'u- „ sage de la vérité. C'étoit l'ame d'un usurier, qui „ passoit tantôt dans le corps d'un Militaire, tantôt „ dans celui d'un Négociateur. Ce fut cependant de

les méchancetés & de toutes les mauvaises actions qu'il a commises. A la fin il a son tour, & après avoir été pendant un tems infini l'idole de la fortune, il devient la proie de ses ennemis dans la décrépitude. On l'accuse de choses horribles, & toutefois vraisemblables, puisqu'elles ont beaucoup de rapport avec son caractère; on l'accuse d'avoir laissé manquer de tout l'armée Impériale pour assouvir son avarice fordide. Il n'y a pas d'exactions qu'on ne lui impute; ses ennemis rejettent sur lui le mauvais

„ ce personnage que se servit la Providence pour
 „ rompre le traité d'Hanovre (1727) Il s'em-
 „ para de l'esprit du Roi (*Frédéric Guillaume*) avec
 „ tant d'adresse, qu'il le disposa à signer à Wuster-
 „ hausen un traité avec l'Empereur. ”

Plus bas il est parlé de sa disgrâce :

„ La mauvaise tournure, que prit la guerre de
 „ Hongrie, abattoit l'esprit de l'Empereur. . . .
 „ Aigri des maux de la guerre il s'en prit à ses
 „ Généraux. *Seckendorf* fut mis en prison au Châ-
 „ teau de Grätz. ”

Il obtint pourtant la liberté de se retirer en Saxe, où il mourut dans un âge très avancé, sur une de ses terres, pendant la guerre de sept ans.

succès de la dernière campagne, & la pré-traille anime tous les dévots contre lui à cause de la Religion. Après tout il me fait pitié. Il est vrai qu'une prospérité continue avoit rendu *Seckendorf* d'une hauteur insupportable; il est vrai que tous les chagrins qu'il m'a causés méritoient retribution; il se peut que les accusations qu'on vient de lui intenter soient bien fondées, mais cela n'empêche pas qu'il n'ait des talens excellens pour la guerre, & qu'il ne soit en état, plus que qui que ce soit, de rendre des services signalés à l'*Empereur*. Je crois qu'on fera dans peu informé de son fort.

Voilà tout ce que je peux Vous apprendre de plus intéressant. Pour ce qui me regarde, j'étudie de toutes mes forces, je fais tout ce que je puis pour acquérir les connoissances qui me sont nécessaires pour m'acquitter dignement de toutes les choses qui peuten-

vent devenir de mon ressort ; afin je travaille à me rendre meilleur , & à me remplir l'esprit de tout ce que l'antiquité & les tems modernes nous fournissent de plus illustres exemples. Je Vous prie , mon cher *Diaphane* , donnez moi bientôt de Vos nouvelles , & soyez sûr que personne ne peut Vous aimer davantage , que ,

Mon cher Diaphane,

Votre très fidèlement
affectionné ami ,

Fédéric.

Billet en chiffres , sans signature

*Et sans date *).*

(Si)	(je)	(peux)
(32. 48).	(23. 69).	(104. 94. 109. 37).
	(avoir)	(qua-
(15. 110. 78. 48. 31).		(90.
	torze)	(mil-
58. 78. 31. 39. 44).		(101. 73. 100.
		25.

*) Ce Billet , à en juger par les dates & le contenu des lettres , ou a été envoyé à part , ou s'est trouvé inféré dans la lettre qui suit. La première supposition paraît cependant la plus vraisemblable.

le) (écus) (au)
 25. 19). (94. 17. 59. 57). (65. 59).
 (mois) (d'avril)
 (76. 103. 73. 107). (43. 90. 110. 31. 98. 50).
 (mai). (ils)
 ou de (101. 40. 73). (98. 25. 32). me
 suffiront avec beaucoup de satisfaction.
 (j'en) (aurai)
 (73. 94. 102). (90. 59. 31. 15. 23). tou-
 (une) (grande)
 jours (34. 27. 19). (21. 31. 65. 52. 68. 19).
 (obligation)
 (28. 16. 25. 98. 46. 40. 33. 48. 53. 52).
 (Duc) (tâche-
 au (43. 109. 42). que je (108. 15. 42. 22. 69.
 rai) (de) (lui)
 31. 90. 73). (18. 44). (25. 84. 48).
 (marquer) (avec)
 (26. 65. 56. 80. 84. 94. 106). (40. 60. 94. 17)
 (le) (tems) (il)
 (75. 19). (58. 69. 51. 32). (98. 25).
 (suffit) (que)
 (32. 34. 20. 73. 108). (105. 34. 94).
 (je) (fuis)
 (23. 19). ne (57. 109. 23. 107). pas
 (ingrat)
 (73. 27. 71. 81. 40. 108). si on veut
 (des) (fûretés)
 (18. 44. 57). (32. 59. 56. 94. 108. 19. 107).
 (je) (m'offre) (de)
 (48. 44). (26. 103. 45. 81. 69). (18. 44).

Q

240 CORRESPONDANCE FAMILIERE

(faire) (avoir)
 (20. 90. 48. 81. 94). (15. 85. 28. 98. 31).
 (un) (signé) (de)
 (109. 27). (82. 73. 71. 77. 44). (43. 19).
 (mon) (frère)
 (51. 55. 102). (45. 81. 69. 31. 94). Vous
 (sans)
 pouvez bien Vous imaginer (32. 15. 27. 82).
 (qu'il) (fache)
 (105. 34. 48. 100). (57. 90. 17. 97. 69).
 (de) (quoi) (il)
 (18. 94). (30. 109. 18. 98). (23. 75).
 (s'agit) (en) (au-
 cune (façon)
 42. 34. 77. 19). (95. 15. 67. 53. 27).
 (il) (pût)
 ni que seulement (18. 100). (29. 34. 108).
 (s'en) (douter).
 (82. 69. 27). (43. 53. 84. 33. 44. 31).
 Ce sont mes affaires, & Vous pouvez bien
 (j'emplo-
 Vous imaginer que (23. 44. 51. 29. 25. 103.
 (verai) (la)
 113. 19. 31. 40. 98). toute (50. 65.).
 (prudence)
 (79. 106. 59. 18. 65. 77. 17. 69).
 (possible.)
 (104. 78. 57. 23. 41. 50. 69). Si Vous ne
 le croyez pas nécessaire, cela vaudra d'au-
 tant mieux; mais c'est seulement en cas que

(je) (vienné) (à)
 (98. 69). (60. 23. 44. 77. 102. 69). (15).
 (mourir).
 (51. 78. 109. 81. 48. 31). Adieu, mon
 cher, il est minuit. Bon soir, je suis tout
 à Vous.

à Remusberg ce 26e. de Novembre 1737.

Lettre LXII.

Mon cher Diaphane.

Il m'est bien douloureux de me voir sé-
 paré de Vous d'une si cruelle manière, &
 de ce que Votre destinée Vous attache à un
 endroit distant de plus de deux cents milles
 de Remusberg. Pour surcroit de désagré-
 ment je ne reçois que très rarement de Vos
 nouvelles, ce qui n'est pas une petite mor-
 tification, lorsqu'on aime sincèrement ses
 amis.

J'entre entièrement dans les raisons qui
 Vous empêchent de me mander les particu-

larités que j'avois fouhaité de favoir touchant la Ruffie. Je Vous avoue que ma curiosité n'avoit pas consulté la prudence comme elle auroit dû le faire. Mais ce qu'il y a d'heureux, c'est qu'on ne hazarde jamais rien avec Vous, & qu'une imprudence de ma part n'en entrainera jamais de la Vôtre.

Que maudite soit la malheureuse politique qui oblige les hommes à ne pouvoir se témoigner l'amitié qu'ils ont les uns pour les autres. Pourquoi ne puis-je Vous donner des marques de toute mon estime & de toute ma reconnoissance ? & quel esclavage, quelle tyrannie, que de n'oser se témoigner des sentimens si raisonnables ? En vérité le monde est bien de mauvaise humeur dans le siècle où nous sommes, & c'est une étrange nécessité que celle de n'oser pas être reconnoissant hardiment. Quoiqu'il en soit, figurez Vous toujours mon cœur, & lisez-y tous les sentimens que l'inclination, l'esti-

me, l'amitié, & la véritable reconnoissance inspirent. Je voudrois pouvoir Vous en envoyer la carte, persuadé que Vous auriez lieu d'en être entièrement satisfait.

Je n'ai aucune réponse à faire à tout ce que Vous me dites d'obligeant. La tendresse Vous a mené la plume, & on fait qu'elle est aveugle comme la fortune. Je Vous prie, mon cher, rayez tout mon héroïsme, jusqu'à l'amitié près que j'ai pour Vous. Si les qualités du cœur peuvent entrer dans la composition d'un héros; si la fidélité & l'humanité peuvent tenir lieu de cette fureur brutale & souvent barbare des conquérans; si le discernement & le choix des honnêtes gens peut être préféré au vaste génie de ceux qui conçoivent les plus grands desseins; si enfin les bonnes intentions & la douceur sont préférables à l'activité de ces hommes remuans qui semblent être nés pour bouleverser tout le monde, alors, & à ces con-

ditions je peux entrer en compromis avec eux. Mais comme toutes ces qualités que je viens de citer, la bonté, la douceur, &c. ne sont capables que de former un bon citoyen, & non un grand homme, je n'ai pas le vain orgueil de prétendre à ce titre, & je Vous assure que j'y préférerai constamment ceux de fidelle ami, d'homme compatissant aux misères des hommes, & enfin l'homme, qui ne croit être homme que pour faire du bien aux autres hommes en quelque situation qu'il se trouve.

J'ai lu avec contention d'esprit Votre système mathématique & arithmétique; j'ai fait ce que j'ai pu pour y répondre; j'espère cependant de m'être bien expliqué, & de la façon que Vous le souhaitez.

Kaiserling *) qui connoit le *Comte Biron*

*) Admirateur zélé & éclairé de *Frédéric II.* qu'il a servi longtems & utilement en qualité d'Aide-de-camp Major. Le Roi a beaucoup regretté sa perte, & l'a fait jouir d'une pension de 1500 écus jusqu'à sa mort, arrivée vers 1749.

pour avoir étudié avec lui à *Kenigsberg*, m'en a toujours fait un portrait fort avantageux. Vous ne faites que me confirmer ce qu'il m'en a dit. Je suis bien aise qu'il soit de Vos amis. Comme il est honnête homme, il mériteroit de l'être, & cette qualité le rend plus respectable à mes yeux que s'il étoit Roi des Rois. Qu'est-ce en effet que ce vain titre? & quel changement produit-il dans l'homme? Je dis qu'il n'en produit jamais d'avantageux, & qu'on a vu plus qu'une vertu obscurcie sous l'ombre du trône. Il est vrai que les Rois sont les symboles mortels de la Majesté de Dieu; mais voilà tout; car ôtez-leur la puissance, la grandeur, leur Cour & leurs flatteurs, il se trouve que ce ne sont la plupart que de pauvres hommes, sans vertu, & peu dignes d'inspirer de l'admiration.

Vous me ferez donc grand plaisir de dire au *C. Biron* que je le félicite de tout mon

cœur sur son avènement au Duché de Courlande, que je prenois toujours part à la fortune des gens de mérite, & que quelque inconnu qu'il me soit, il me suffisoit d'être instruit de ses belles qualités pour m'intéresser vivement à tout ce qui pourra lui être avantageux.

Vous ne me parlez que du rappel de *Seckendorf*, & j'y ajoute la nouvelle de sa détention. Il est arrêté actuellement à *Vienne*. Ses ennemis l'accusent d'une infinité de malversations. Les principaux chefs d'accusation tombent sur les moyens illicites qu'il a mis en usage pour s'enrichir dans la dernière campagne. Ses amis débitent ici qu'il trouvera moyen de se purger de toutes ces imputations, & qu'il se lavera blanc comme neige. Pour moi j'en doute; car il est connu que l'avarice fut de tout tems le vice auquel il a le plus fortement incliné. Ce qui est sûr, & sur quoi Vous pouvez comp-

ter, c'est que son rôle est fini, & que jamais on n'entendra plus nommer le nom de *Seckendorf*. Le *Cardinal Népote* *) est parti de *Berlin*, & entre dans le service d'*Anspach*.

Quelle vicissitude ! quel changement rapide de la plus brillante fortune au malheur le plus inopiné ! s'écrieroit très éloquemment un Orateur en cet endroit-ci. En effet il n'auroit pas tort ; car comparez un moment la situation du *Comte Seckendorf* en l'année 28 & 29, avec la sienne d'à-présent. C'étoit lui qui étoit l'arbitre de l'Allemagne, qui régloit tout, & de la manière du monde la plus impérieuse & la plus absolue ; il faisoit des traités, accommodoit ou brouilloit les puissances selon son bon plaisir, & voyoit même des Princes Souverains s'abaisser jusqu'à lui faire la Cour. Le printems de cette

Q 5

*) On ne sait qui est ce *Cardinal Népote*, & l'on croit que c'est un nom supposé. Il n'y a eu à *Berlin* que le *Cardinal de Zinzendorf*.

année il gouvernoit à *Vienne* tout le Conseil de l'Empereur ; il amenoit les événemens comme il le jugeoit à propos, & dispofoit fouverainement de tout dans fon armée; fix mois fe paffent, & cet homme qu'une profpérité continuelle avoit élevé jufqu'au fommet de la roue de la fortune, eft précipité tout d'un coup de fa fphère, fans prévoir l'impétuofité du coup qui l'abbat; il ne lui reffe que la haine de l'armée qu'il a commandée; & l'on peut dire que le public n'a attendu que le moment de fa chute pour fe déclarer fon ennemi. Il eft sûr que les intrigues des Jéfuites n'ont pas peu contribué à le perdre. Je crois que 25. 73. 17. 47. 33. 94. 77. 57. 83. 19. 98. 102. n'y a pas peu contribué de fon côté; mais ce qu'il y a de certain, c'eft que le (P.) (de) (29). (18. 44). (Deffan) (93. 69. 32. 15. 34). y a eu fa part. Voilà un exemple bien éclatant des infidélités de

la fortune. *Seckendorf* en a été l'idole pendant toute sa vie, & à cette heure qu'il est sur son déclin, & dans sa décrépitude, elle lui tourne le dos. Le Roi le plaint infiniment. Pour moi je le plains en cas qu'il soit innocent; mais en cas qu'il soit coupable, je ne le trouve guères digne de compassion.

D'ailleurs les affaires de l'*Empereur* vont aussi mal qu'il est possible en *Hongrie*. Les *François* travaillent de tout leur pouvoir à rétablir l'union & la paix entre l'*Empereur* & les *Turcs*, & il n'est pas douteux qu'ils n'aient un plan formé de fondre de tous côtés sur l'*Empire Ruffien*. Je crois que c'est de ces plans dont on doit plutôt admirer la hardiesse que la solidité. Il est certain que le monde produira dans peu de nouveaux évènements. Pour moi, qui n'en suis que spectateur, (dont je rends grâces à Dieu,) je vois tout ce qui se fait avec un regard stoïque, & sans m'inquiéter de quoi que ce soit.

Depuis quatre mois que je suis ici, je n'ai pas discontinué d'étudier. Je me fais un devoir de bien employer mon tems, & d'en tirer tout le fruit qu'il me sera possible. Pour Vous communiquer quelques-uns de mes amusemens, je hazarde de Vous envoyer une Ode, dont le sujet ne m'a pas été de peu de secours. Encore un coup, mon cher *Diaphane*, excusez mes folies, & regardez cette Ode avec quelque indulgence; ce n'est pas pour mandier Votre approbation, mais pour Vous rendre compte de mes amusemens que je Vous l'envoie.

Nous partons la semaine qui vient pour *Berlin*. J'y retrouverai mon feu de cheminée, mais je n'y retrouverai pas celui dont l'entretien charmoit mon ame. Souvenez-Vous, mon cher *Diaphane*, qu'il y a en Allemagne une petite contrée située dans une vallée assez riante & tout entourée de bois, où Votre nom & Votre souvenir ne

C'est Toi, c'est ta grâce infinie,
Qui dans ton conseil éternel,
Daignant m'appeller à la vie,
Me mit dans ce monde mortel.
C'est toi seul par qui ma paupière
S'ouvrit aux traits de la lumière;
Sans toi dans l'éternelle nuit,
Sans corps, & fans intelligence,
Je n'eus point reçu l'existence,
Et l'amour ne m'eut point produit.

La droite raison qui m'éclaire
De tes dons les plus précieux,
De la fange de cette terre
Elève mon esprit aux Cieux,
Dans le moindre de tes ouvrages
Elle me montre les images
D'un Dieu puissant, d'un Créateur:
Le ver qui rampe sur la terre
Plus que la foudre & le tonnerre
Me fait adorer ta grandeur.

Le monde, ce superbe ouvrage,
Qui suffit à tous nos besoins,
Les biens dont tu permets l'usage,
Dont nous jouissons par tes soins;
Toutes les douceurs de la vie,
Les faveurs dont tu l'as remplie,
Tout fut fait pour nous contenter;
Et ton infinie sagesse
Dans ce monde m'offre sans cesse
Tout ce que j'y puis souhaiter.

Voyez du sein de l'opulence
Sortir la troupe des beaux arts!
Ils sont conduits par la Science;
Et rangés sous ses étendarts,
Ils s'érigent un édifice.
Ici des couleurs l'artifice,
Me trace des objets absens;
Là la sublime Poësie,
Menant sa soeur, la Symphonie,
A la fois charme tous mes sens.

O Dieu! de tes dons ineffables
 Qui peut compter la quantité?
 Ta main sur les plus misérables,
 Répand richement sa bonté.
 Et lorsque la mort dévorante
 D'un coup de sa faux défolante
 Vient de moissonner nos beaux jours,
 Ce n'est point sa fureur cruelle,
 Mais c'est ta bonté paternelle
 Qui de nos maux finit le cours.

Oui l'homme composé d'argile,
 Doué d'organes & de sens,
 Est de nature trop fragile
 Pour devenir vainqueur du tems.
 Le feu de sa frêle jeunesse,
 Ou les glaces de sa vieillesse,
 Toujours précipitent ses pas;
 Telle qu'une vapeur légère,
 Son existence passagère
 Se perd dans l'ombre du trépas.

Ah!

Ah! quand mon ame appesantie,
Subiroit la loi de son corps,
Et descendroit anéantie
Dans le sombre empire des morts,
Grand Dieu, ta clémence infinie
Dans aucun sens ne se dénie,
En me condamnant à périr,
Ta bonté se fera connoître.
Est-ce un malheur de ne point être?
Ah! qui n'est plus, ne peut souffrir.

Mais si mon ame, en sa durée,
D'Atropos trompe le ciseau,
Et que sa substance épurée
Survive à l'horreur du tombeau;
Cet avenir est plein de charmes,
Je sens des plaisirs sans allarmes,
Je vois un Dieu plein de bonté;
Un Dieu qui dans sa grâce utile
Réunit mon ame fragile
A sa divine éternité.

R

Déjà je vois les Cieux qui s'ouvrent,
 Déjà je vois mon bienfaiteur!
 Les voiles épais qui le couvrent,
 Ne le cachent plus à mon coeur.
 La bonté fait son caractère,
 Et des rayons de sa lumière
 Je sens mon coeur s'illuminer;
 Ce Dieu chérit ses créatures,
 Ceux dont les ames toujours pures,
 Se soumettent sans raisonner.

Qu'un scolastique atrabilaire,
 Sans charité, peu tolérant,
 Plein d'un faux zèle fanguinaire,
 Dépeigne Dieu comme un tyran;
 Et que son esprit imbécile,
 Du fiel que distille sa bile,
 Emprunte toutes les couleurs;
 Ce venin que sa bouche impure,
 Vomit en blasphème, en injure,
 De son coeur marque les horreurs.

Pétersbourg ce 17^e. Décembre 1737.

Lettre LXIII.

Monseigneur.

J'ai laissé écouler quelques jours avant de répondre à la gracieuse lettre dont *V. A. R.* m'a honoré le 15^e. de Novembre, dans l'espérance de recevoir réponse à celle que j'ai eu l'honneur de *LUI* écrire dernièrement; & de pouvoir en même tems dans celui-ci déterminer quelque chose au sujet du problème arithmétique. Mais comme cette réponse tarde tant à venir, je ne puis différer plus longtems de témoigner respectueusement à *V. A. R.* combien je suis sensible aux flatteuses assurances qu'*ELLE* a daigné me donner de la continuation de *SON* gracieux souvenir. Oui, j'ose dire, *MONSEIGNEUR*, que *VOUS* me les devez autant par pitié que par justice, car elles seules me

confolent, me foulagent, elles feules me tiennent lieu de tout ce qui me manque ici pour être parfaitement heureux; & fi jamais perfonne les mérita par tous les fentimens que *VOUS* pouvez défirer dans un homme pour le trouver digne de *VOTRE* affection & de *VOTRE* eftime, n'en doutez nullement, *MONSEIGNEUR*, c'eft bien moi.

A cela près que mon éloignement de *V. A. R.* me rend presque continuellement trifte, & ne me laiffe goûter & favourer parfaitement aucun plaifir, j'ai affez fujet d'être ici content de mon fort, y jouiffant de tous les agrémens que ce climat peut offrir. Cependant les fociétés manquent beaucoup ici, non tant faute d'hommes, que faute de fociabilité. Il n'eft pas aifé de déterminer s'il faut chercher la caufe de cette info-ciabilité uniquement dans le caractère, & dans les mœurs encore rudes & groffières de

la Nation, ou si la nature du Gouvernement y contribue en quelque chose. Je suis tenté de croire que ce dernier y entre pour beaucoup.

Après tout il faut toujours que j'en revienne à la réflexion de *V. A. R.*, c'est qu'il n'y a point de parfait bonheur dans ce monde ; aussi n'est-ce pas même sans quelque mélange de tristesse que je goûte à la fin de chaque lettre le plaisir de *VOUS* témoigner, *MONSEIGNEUR*, à une si grande distance la tendre vénération & le respectueux attachement avec lequel je ne cesserai jamais d'être, &c.

Pétersbourg ce 17. de Mars 1738.

Lettre LXIV.

Monseigneur.

Il faut avoir autant de confiance que j'en ai dans les bontés dont *V. A. R.* m'honore,

R 3

pour ofer me présenter par écrit à *SES* yeux, après avoir gardé, en apparence, un si long silence, & après ce qui vient de m'arriver. Un frère que j'ai en Saxe vient de me renvoyer une lettre que par méprise je lui avois adressée, en voulant l'adresser à *V. A. R.* Cela ne pouvoit au reste m'arriver qu'avec lui, en qui j'ai toute ma confiance; car si j'ai pu oublier un moment ce que la prudence ne m'auroit jamais dû laisser oublier, cette faute ne pouvoit venir que de la sécurité dans laquelle me jettoit la pleine confiance que j'ai en mon frère, avec qui je ne risquois absolument rien de me tromper & auprès de qui cette méprise est tout à fait sans conséquence. Pour me mettre en état de la redresser au plutôt, il m'a renvoyé incontinent cette lettre; & moi qui aime mieux encourir auprès de *V. A. R.* le reproche d'étourderie que celui de négligence, ou d'oubli, ou de manque de zèle, je me hâte, *MON-*

SEIGNEUR, de *VOUS* avouer ma faute, persuadé que *VOTRE* généreuse & indulgente amitié me la pardonnera, & que *VOTRE* confiance en ma fidélité ne permettra pas que le moindre soupçon contr'elle trouve quelque entrée dans *VOTRE* esprit.

La lettre dont je viens de faire mention ne contenoit au surplus rien d'important & qui exigeât le secret, n'ayant voulu que mander par elle à *V. A. R.* la reception de *SA* dernière lettre, & *LUI* réitérer les assurances de mon zèle & de mon empressement à *LA* servir. Je me suis déjà acquitté de la commission dont *ELLE* a bien voulu me charger, & compte d'être aussi heureux que la première fois à remplir *SES* desirs.

J'espère, *MONSEIGNEUR*, avoir au premier jour une occasion sûre de *VOUS* faire parvenir quelques nouveaux livres que mon libraire vient de m'envoyer, & que *VOUS* lirez avec utilité & avec plaisir. *V. A.*

R. me permettra de m'entretenir un peu au long avec *ELLE* par cette occasion, étant gros du désir & du besoin d'épancher dans le sein de mon auguste & adorable ami tous les sentimens dont mon ame est pénétrée pour *LUI*, dont elle se nourrit, & qui font l'essence de sa vie. O, *MONSEIGNEUR*, quand pourrai-je avoir ce bonheur à *VOS* pieds? Voilà un an & plus d'absence! & les absences ne sont guères favorables aux absents. Toutefois, qui fait? o amour propre! tu falsifies à notre insçà tous nos sentimens, toutes nos opinions par le mélange secret & presque imperceptible de notre présumption! tu fascines sans cesse nos yeux d'un prestige adulateur! & nous empêchant d'être sincère envers nous-mêmes, tu nous mets ainsi hors d'état de nous bien connoître! — qui fait donc, voulois-je dire, si ce n'est pas à cette absence même dont je me plains, que je suis redevable de la constance

de *VOS* bonnes grâces ? Qui fait, si ma présence & l'occasion d'être mieux connu, ne détruiroit pas bientôt dans l'esprit de *V. A. R.* l'idée favorable qu'*ELLE* a bien voulu y recevoir de moi ? Je veux me pénétrer de cette pensée ; peut-être m'aidera-t-elle à supporter mon éloignement.

Quoiqu'il en soit des droits que peut me donner mon chétif mérite à la constance de *VOS* précieuses faveurs, & quand même tout me diroit que je dois y renoncer de ce côté, je sens qu'il me restera cependant toujours encore un droit sacré à *VOTRE* amitié, que rien au monde ne pourra jamais m'enlever, & qui seul peut en mériter le retour ; j'entends celui que me donne mon religieux attachement, mon tendre, respectueux & entier dévouement à *VOTRE SACRÉE* Personne ; & c'est ce droit, *MONSEIGNEUR*, que j'ose faire valoir en *VOUS* suppliant de me conserver *VOTRE* précieuse

bienveillance , *VOUS* jurant que personne au monde ne peut s'en rendre plus digne que moi par ses sentimens de tendresse, de vénération & de dévouement, &c.

à Remusberg ce 21e. de Mars 1738.

Lettre LXV.

Mon cher Diaphane.

Connoissez-moi mieux , mon cher *Diaphane*, & rendez-moi justice. Je ne Vous ai soupçonné ni d'oubli, ni de négligence, quoique je n'eusse pas reçu de Vos nouvelles depuis bien longtems. J'ai craint à la vérité la perte de quelqu'une de Vos lettres ; mais mes soupçons n'ont jamais été poussés jusqu'à Vous accuser Vous-même. J'ai trop de témoignages de Votre amitié ; & de plus j'ai une conviction si certaine au sujet de Votre fidélité, que je suis incapable d'en douter en quoi que ce puisse être.

Vous ne sauriez croire avec quel acharnement on me vient demander des livres. Il y a de certaines personnes qui le poussent jusqu'à l'indiscrétion. Je me suis une fois obligé par civilité à leur en communiquer, & depuis il n'y a plus moyen de s'en dédire. Ma foi, dès que ceux dont Vous avez bien voulu Vous défaire en ma faveur arriveront, je les sacrifierai d'abord à leur voracité, & ma bibliothèque ne les verra pas seulement.

Les choses font, depuis que je Vous ai vu, à peu près dans le même état où elles ont été lorsque l'on ma fuscité de tems à autre bien du chagrin. On feroit bien fou si l'on prétendoit n'en point avoir, vû que le monde est une école d'adversité, & que les désagrémens font comme un sel qui pique, & empêche le bonheur de se corrompre à force de nous paroître insipide.

Nous recommencerons la semaine qui vient les exercices. Le 27^e. de Mai nous

ferons à *Berlin*; en Juillet on ira à *Wesel*, après quoi Votre ami s'en fuira à son *Tuscum* pour y philosopher à son aise. Voilà toute ma vie, on peut la décrire en trois mots. Cela est commode, & l'historien que j'aurai un jour pourra s'épargner beaucoup de peine & de papier. Quant à ses lecteurs, ils n'auront qu'à retenir trois époques, *exercices*, *voyages*, & *Rémusberg*. M'y voilà de retour, dont bien me prend. On ne Vous y oublie point; Vous n'avez rien à craindre sur ce sujet; mon cœur est toujours inviolablement dans les sentimens que Vous lui connoissez. Quant à mon esprit je le cultive autant qu'il m'est possible. Je voudrois, s'il se peut, en faire une terre bien fertile, & ensemencée de toutes fortes de bonnes choses, afin qu'elles puissent germer à tems, & porter les fruits qu'on en peut attendre.

Me confiant entièrement à Votre amitié & à Votre prudence, je Vous prie de penser

quelquefois à moi comme à un véritable ami
qui languit de Vous revoir, & qui brule de
Vous donner des marques de son estime.
Je fuis à jamais,

Mon cher Diaphane,

Votre très fidèlement
affectionné ami,

Fédéric.

Petersbourg ce 21e. Mars 1738.

Lettre LXVI.

Monseigneur.

Je me sers de l'occasion d'un courrier que je
fais passer par *Berlin*, pour *VOUS* faire re-
mettre en toute sûreté le grimoire ci-joint
que *V. A. R.* voudra bien déchiffrer & m'en
envoyer au plutôt la solution. Par cette mê-
me occasion je *VOUS* envoie les nouvelles
cartes géographiques de la *Crimée*, théâtre
de la guerre. Ne sachant encore que *VOUS*

envoyer pour faire plaisir à *V. A. R.*, j'y joins un nouveau menuet de *Madoni*, qui a été fort goûté ici dans les derniers bals, afin que *VOUS* puissiez un peu juger, *MONSEIGNEUR*, du goût que l'on a ici en fait de musique. Tout bizarre qu'il est, il n'a pas laissé de me plaire, parce qu'il a quelque chose de champêtre qui m'a, par un charme tout singulier, comme transporté dans mes rêveries à *Remusberg*. Ne lui en faites pourtant pas, *MONSEIGNEUR*, un trop grand mérite, car au fond la cause en est plus en moi qu'en lui; aussi n'y a-t-il presque aucun objet agréable qui en se présentant à mes yeux ne rappelle dans mon esprit l'idée de ce séjour fortuné, l'unique objet de mes desirs, & qui me semble, dans la jouissance idéale que j'éprouve souvent du tranquille bonheur dont il est l'asyle, être le centre de tous les plaisirs & de tous les sentimens agréables dont mon cœur est

ſuſceptible. *VOUS* reconnoîtrez, *MONSEIGNEUR*, à cette peinture l'effet de la liaiſon des idées & des ſenſations dont parle notre maître en philoſophie.

J'ai encore inféré dans le paquet une petite pièce en vers, aſſez jolie *). Ne ſachant en faire moi-même pour *VOUS* payer, *MONSEIGNEUR*, de ceux dont il *VOUS* plait de m'honorer, je me vois réduit à avoir recours à ceux d'autrui. Mais je ne *VOUS* tromperai pas au moins en les faiſant paſſer pour miens, comme autrefois le Poëte latin trompa l'Auguſte de ſon tems. Je devrois ſans doute à cette occaſion faire l'éloge de la belle Ode que m'a envoyé *V. A. R.* & que je ne me laſſe point de relire; mais pour complaire à *VOTRE* modéſtie, je me contenterai de dire qu'elle m'a touché juſqu'au fond du cœur, autant parce qu'elle eſt belle & touchante, que parce qu'elle eſt

*) Elle ne ſe trouve pas.

VOTRE ouvrage. *VOS* folies, *MONSEIGNEUR*, comme il *VOUS* plait de les nommer, feroient honneur même au plus sage des hommes. Et si *VOUS* savez faire un si digne & si noble usage de *VOTRE* loisir, quelles merveilles ne doit pas s'attendre l'Univers de l'accomplissement de *VOS* devoirs! quelle félicité ne fera pas le partage du peuple fortuné qui *VOUS* adore déjà, & qui va devenir l'un des plus florissans, sous l'ombre de l'auguste trône auquel le Ciel *VOUS* appelle, & pour lequel il semble *VOUS* avoir formé, en *VOUS* douant de toutes les vertus qui font un grand Monarque, un Roi selon le cœur de Dieu, un Père adoré de ses peuples.

Mais de grâce pardon! je m'oublie malgré moi. Daignez excuser cette effusion involontaire d'un cœur qui n'a plus de sentimens que pour *VOUS*, & de vie que par *VOUS*.

Post-

Postscriptum en chiffres.

VOUS recevrez au mois de Mai une remise. Ce sera apparemment la même somme que l'année passée, car je n'ai rien pu prescrire. *VOUS* pouvez juger que le Duc a envie de *VOUS* être utile, car c'est un effort qu'il fait, ayant de terribles dettes à payer pour ses prédécesseurs. Il est vrai qu'il a une grande ressource *). C'est là sans doute qu'il faut songer à puiser à l'avenir. Elle y est toute déposée. Elle *VOUS* aime & *VOUS* estime véritablement, & se fera un plaisir de *VOUS* rendre service; persuadée qu'entre gens de même sorte & qui pensent grandement, on peut s'entr'aider sans conséquence. Il ne s'agit que de la manière. Elle ne voudroit pas *VOUS* offrir ses ressources, afin que *VOUS* ne puissiez pas penser qu'elle exigeât de *VOUS* d'autres sentimens que ceux qu'elle croit mériter d'ailleurs. Je n'ai pu que louer cette délicatesse, & j'ai en même tems fait le portrait de *VOTRE* caractère qui l'a convaincue que *VOUS* pensez aussi grandement qu'elle. Elle a souhaité que *VOUS* lui écrivissiez un mot en allemand; j'ai protesté

*) On comprend d'avance qu'il s'agit ici de l'Impératrice elle-même, dont *Biron*, *Duc de Courlande*, étoit le favori. La réponse du P. R. à ce Postscriptum ne laisse aucun doute là-dessus.

que cela ne se pouvoit absolument point, quoiqu'elle ait donné sa parole de me remettre *VOTRE* lettre aussitôt qu'elle l'auroit lue. Là-dessus j'ai dit que je *VOUS* proposerois de me charger de l'affaire, tout comme si c'étoit en mon nom. Si *VOUS* n'avez donc pas de scrupule sur ce sujet, envoyez-moi un mémoire signé, ou une lettre par laquelle *VOUS* me laissez maître d'arranger la chose; mais en me recommandant bien sérieusement de m'y prendre avec toute la prudence possible, & de manière à ne laisser prise à aucune mauvaise interprétation; *VOUS* réservant expressément de *VOUS* en prendre à moi, en cas que *VOUS* soyez le moins du monde compromis dans cette affaire, ou qu'il s'y trouve la moindre irrégularité, parceque *VOUS VOUS* êtes fait une loi de ne jamais hasarder en *VOTRE* vie la moindre démarche qui pût avoir seulement l'apparence de n'être pas absolument conforme à *VOTRE* gloire, & à *VOTRE* devoir, ou seulement à la bienfaisance. *VOUS* terminerez enfin la lettre par quelques mots gracieux envers le Duc, & par quelques assurances de *VOTRE* confiance envers moi.

Aussitôt que j'aurai *VOTRE* réponse là-dessus je prendrai les mesures nécessaires pour la sûreté des remises.

Réponse du Prince Royal au Postscriptum précédent , sans signature & sans date.

(L'Original est en chiffres.)

Votre lettre m'a si fort embarrassé que j'ai pris du tems pour y répondre , quoique ce tems Vous aura peut-être paru long. Je n'ai pu me résoudre à fuivre les propositions que Vous me faites. L'idée de gueuser de l'argent est diamétralement opposée à ma façon de penser. Si j'avois pu rester sur le même pied avec le Duc, j'aurai accepté le parti. Mais la différence est très grande ; je peux avoir des obligations à un Duc ; mais jugez des suites , envers une Impératrice. Je suis court d'argent. Les recrues renchérisent , & il faut en faire. Donnez-moi un bon conseil ; & je Vous rendrai ma dernière résolution lorsque je ferai de retour de Wesel le premier d'Août. Je me confie à Votre amitié & fidélité. Adieu !

à Remusberg ce 27^e. de Septembre 1738.

Lettre LXVII.

Mon très cher Diaphane.

Il y a plus de six mois que je n'ai reçu de Vos nouvelles. Je Vous prie de m'éclaircir ce mystère. Il a pourtant environ deux mois que je Vous ai griffonné en style géométrique une assez longue lettre, sur laquelle en sommaire je Vous demandois Vos sentimens sur ce que Vous pensez de cette nouvelle Académie de Pétersbourg *); je Vous priois aussi de m'éclaircir quelques doutes sur cette Imprimerie Impériale. J'attends Votre réponse sur tous ces points.

Je suis de retour du pays de Cleve, & paisible casanier de Remusberg, appliqué à l'étude, & lisant presque du matin jusqu'au

*) Ceci est une ruse pour mettre en défaut le Lecteur que le P. R. paroïssoit craindre, sur le véritable sujet de la lettre en question qui est le précédent billet.

foir. Quant aux nouvelles du monde, Vous les apprendrez mieux par la bouche des gazetiers que par la mienne. Elles contiennent l'histoire de la folie des grands, la guerre des uns, les démêlés des autres, & les puérides amusemens de tous ensemble. Ces nouvelles sont aussi peu dignes des regards d'un homme sensé que les combats des rats & des fouris*) pourroient l'être. Une seule remarque que je Vous prie seulement de faire, c'est qu'il me semble que la Vierge Marie doit être moins avide d'affiquets de toilette à présent qu'elle ne l'étoit autrefois; car du tems du Prince Eugène elle paya quelques bijoux & quelques étoffes magnifiques par le gain des fameuses batailles où ce Prince tailla les Turcs en pièces; à cette heure l'Empereur a beau lui offrir tous les trésors qu'il n'a point, & lui promettre, fécondé des bons

S 3

*) Allusion à la *Batrachomyomachie* d'Homère, ou au combat des rats & des grenouilles.

offices du Cardinal, toutes les plus riches étoffes de Lyon, cette bonne Mere de Dieu reste inflexible, & laisse triompher paisiblement le croissant de la Porte *).

Il ne me reste qu'à Vous réitérer les sentimens de l'estime parfaite avec laquelle je suis,

Mon cher Diaphane,

Votre très fidèlement
affectionné ami,

Fédéric.

Pétersbourg le 27^e. Octobre 1738.

Lettre LXVIII.

Monseigneur.

*V*OUS me connoissez trop bien, j'espère, pour jamais me croire capable d'oublier *VOS* volontés, ou de négliger *VOS* intérêts; aussi me flatte-je, après tout ce que je viens de

*) Il y avoit ici, par une faute d'écriture, le croissant de la croix.

VOUS détailler *), être pleinement justifié à *VOS* yeux à l'égard du reproche que je paroissais avoir mérité par un si long silence.

En chiffres.

Le manque d'argent ici passe l'imagination, ce qui m'a contraint à être fort réservé & discret pour épargner à certaines personnes la honte d'un aveu qu'on n'aime pas à faire. Mais aussitôt que la paix sera faite, les caisses regorgeront; & nous l'aurons vraisemblablement cet hiver. Tout au moins se tiendra-t-on au logis & sur la défensive; & cela reviendra pour nous à peu près au même. J'espère alors pouvoir amener les choses au point que *VOUS* désirez, ou tout au moins les préparer de manière que *VOUS* puissiez faire avec bienveillance quelques démarches

S 4

*) Cette lettre n'est qu'un fragment de celle que Mr. de Suhm écrivoit au Pr. R., & dans laquelle il se justifioit par de longs détails, au sujet de son long silence.

convenables. Je ferois au défefpoir de *VOUS* en confeiller d'autres ; je *VOUS* prie, de m'en croire incapable. Cependant dès qu'une nouvelle occafion fe préfentera, je ferai une nouvelle tentative d'un autre côté.

Comme mon Secrétaire d'Ambaffade à Berlin va être employé dans le pays, je *VOUS* prie d'ordonner à *Rauwedel* de fe mettre en correspondance avec moi, & de me mander fon adrefse & fes titres , de peur de qui-proquo.

En attendant j'ai fondé le terrein pour voir fi je pourrois être *VOTRE* enrôleur ici. Cette idée m'est venue, & j'en ai pris la réfolution par zèle pour *V. A. R.*, quelque réputation que je trouve à faire un tel métier. On est tout à fait difpofé ici à *VOUS* obliger en toutes chofes ; & j'efpère que cela ira. Mais avant toutes chofes il faut que j'aie *VOTRE* aveu pour cela. Il faudra bien fans doute que *VOUS* ayez pour cet effet l'agré-

ment du Roi *VOTRE* Père, & la permission de *VOUS* adresser à moi. Dès que *VOUS* l'aurez obtenue, écrivez-moi une lettre pour me charger de l'affaire; joignez-y-en une en allemand au Duc pour lui recommander une commission que j'avois reçue de *VOTRE* part, & dont *VOUS* attendiez le bon succès de son amitié, sans dire de quoi il s'agit, afin qu'en tout cas je puisse faire servir cette lettre à deux fins. En attendant je préparerai les choses de mon mieux.

Billet en chiffres.

Rovedel n'est plus chez moi; adressez Vos lettres aux frères *Jordan**). Je me repose entièrement sur Votre prudence; mon amitié est exempte de soupçons. Le manque d'argent est pire chez moi que chez Vous; ainsi faites ce que Vous pourrez pour me faire tenir une remise vers le mois de Mai.

S 5

*) Marchands & banquiers, à Berlin.

J'attends Votre réponse à ma lettre, en conséquence de quoi j'agirai. *Vale, & me ama.* Frédéric, à B. . . . ce 26^e. Décbr. 1738.

Pétersbourg le 10e. Janvier 1739.

En chiffres.

Au départ de la poste je reçois *VOTRE* lettre du 26^e. du mois passé. J'attendois le départ de Calfow pour répondre à celle *) qu'il m'avoit apportée.

J'eusse déjà fait *VOTRE* affaire, si le manque d'argent n'étoit ici tel que personne n'est plus payé de ses gages. Cependant je tenterai d'engager à faire un effort pour que je puisse *VOUS* faire une remise pour le mois de Mai. Après la paix, j'espère pouvoir *VOUS* assurer vingt mille écus tous les ans.

*) Il manque ici cette lettre du P. R. qu'il avoit écrite à Mr. de Suhm par l'occasion du Capitaine Prussien, nommé Calfow, dont il sera encore parlé plus souvent dans les lettres suivantes. Ce Capitaine avoit été envoyé en Russie, autant qu'on en peut juger, afin de tenter d'y faire des recrues, vraisemblablement sur la proposition que Mr. de Suhm en a fait au P. R.

En attendant je compte *VOUS* faire une galanterie de quelques belles recrues que Callow *VOUS* amenera.

Réponse en chiffres.

J'ai pensé mourir, mais je suis mieux; une crampe d'estomac m'a empêché de Vous répondre plutôt. Les nouvelles que Vous me donnez sont aussi bonnes qu'agréables, & viennent très à propos dans la situation où je me trouve. Un homme échappé d'entre les mains des corsaires n'est pas en plus mauvais état que je le suis; ce qui double & triple la reconnaissance que j'ai des peines que Vous Vous donnez. L'avenir que Vous me faites envisager est des plus riants. Je mets mes espérances sur le mois de Mai, Vous priant de m'avertir quand il faudra faire des lettres. Mes finances font des vœux pour la paix, & mon cœur pour Votre prompt retour. F. & *etetera.* 1739. ce 1^r. de Février.

Petersbourg le 24. Février 1739.

Lettre LXIX.

Monseigneur.

J'avois déjà appris *VOTRE* dangereuse indisposition lorsque je reçus *VOTRE* précieuse lettre du 1^r. de ce mois. Il n'est pas à mon pouvoir de *VOUS* exprimer, *MONSEIGNEUR*, dans quelles cruelles allarmes cette cruelle nouvelle m'avoit jetté; & pour pouvoir peindre les transports de joie qu'a excités dans mon ame la chère nouvelle de *VOTRE* rétablissement, il faudroit sans doute que j'empruntasse le langage des Anges, ne trouvant aucune expression qui puisse atteindre à la vivacité & à la tendresse des sentimens dont mon cœur a été ému, & pénétré en la lisant. Que l'aveu donc de cette impuissance, parlant un million de fois plus énergiquement à *VOTRE* cœur que le

langage le plus expreffif, & y réveillant une émotion également vive & profonde dont il eft fi fufceptible, fubftitue ainfi adroitement à la foibleffe de mes paroles la vivacité & l'énergie de *VOTRE* fenfibilité, & *VOUS* faffe trouver l'image de mes fentimens dans l'épreuve même des *VOTRES*.

Le refte en chiffres.

Le Roi *VOTRE* Pere veut acheter du Duc de Courlande le Baillage de *Biegen*, & en offre plus de cent mille écus. Si ce marché fe conclut, j'ai parole pour dix mille. Mais l'affaire s'accroche à une trentaine de grands hommes dont on a peine à fe défaire. Je fais tout mon poffible pour y déterminer. Il n'y a point d'argent ici. On a ramaffé tout l'or venu de la Chine par la dernière caravane pour envoyer un demi-million à l'Empereur; & on négociera l'autre en Allemagne; deforte qu'on fait la fourde oreille fur certain chapitre, quelque bonne envie qu'on ait d'ailleurs de rendre fervice.

*Lettre LXX.**Mon cher Diaphane.*

Votre lettre m'a fait un plaisir infini, voyant que Vous Vous intéressez encore à la fanté de Vos amis. Vous seriez bien ingrat de les oublier, car ils pensent toujours sur Votre fujet comme ils doivent penser.

Ma foi, notre projet de bibliothèque va le chemin des écrivissés. J'ai craint d'abord que ce que Vous me mandez arriveroit. Les bons livres sont rares, & ceux qui les ont ne s'en défont qu'à contre-cœur. La vente projetée *) est problématique, & par conséquent notre assurance des plus décevantes. Le seul bon livre que Vous m'avez fait

*) Il s'agit ici de la vente du Baillage de *Biegen* dont il est fait mention dans la lettre précédente de Mr. de Suhm. C'est à dessein sans doute, & par les raisons dont nous avons parlé plus haut dans une remarque, que ce passage se trouve ainsi adroitement placé sans liaison ni avec ce qui précède, ni avec ce qui suit.

avoir de Russie est à vau-l'eau. J'ai prêté *) des livres croyant les pouvoir payer ; & à présent que j'ai examiné mes affaires j'ai été obligé de les restituer aux propriétaires. Avec cela j'ai lû tous mes vieux livres , & me trouve sans aucune lecture quelconque. Cela est fort désagréable, principalement lorsqu'on a envie de s'instruire. Je compte encore sur Votre faveur-faire ; & je me flatte que celui qui m'a débrouillé le cahos de Leibnitz éclairé par *Wolff*, pourra bien encore me fournir les matériaux pour d'autres instructions. Voyez donc, je Vous prie, si Vous ne pouvez pas me faire avoir quelques volumes de cette bibliothèque si rare ; je les renverrai quand je les aurai lus, quoiqu'il me faille du tems. Enfin, mon cher, je m'en raporte à Vous, Vous priant d'avoir soin de ma barque, & de la conduire heureusement à bord.

*) C'est encore ici, comme on le sent bien, une faute : le sens exigeant le mot *emprunté* au lieu de *prêté*.

J'attends avec une impatience infinie le plaisir de Vous embrasser.

En chiffres.

Le Roi est mal. Que cela Vous serve d'argument qu'on m'avance une bonne somme l'été prochain. Car assurément si l'on veut m'obliger il faudra se presser.

à Pétersbourg le 28e. Mars 1739.

Lettre LXXI.

(En Chiffres.)

Calow a obtenu quelques Bosniaques , & le Duc lui a encore promis des Turcs & même des Courlandois , si on peut en trouver ; car pour des Russes même il n'y faut pas songer , l'Impératrice ne voulant absolument point en entendre parler.

Calow à son retour pressera le Roi d'accepter Biegen , dont on demande cent trente mille écus. Si le marché a lieu , le Duc laisse

les

les trente mille écus à *VOTRE* disposition. Témoignez donc quelque chose au Duc à ce sujet, afin qu'il sache que je *VOUS* l'ai mandé. *VOUS* feriez bien de m'envoyer en même tems un billet allemand à part, par lequel *VOUS* reconnoissez que le Duc *VOUS* a prêté dix mille écus banque; & puis de me marquer dans un Postscriptum signé, que je pourrois détacher, que *VOUS* aviez attendu une occasion favorable pour faire tenir au Duc une obligation de dix mille écus banque qu'il avoit bien voulu *VOUS* prêter comme Comte de Biron. *VOUS* pourriez en même tems me charger de le remercier de ce bon office, & de chercher à entretenir cette correspondance d'amitié entre *VOUS* & le Duc; accompagnant le tout de quelques assurances de *VOS* bonnes grâces envers moi, afin de m'accréditer de plus en plus, & finissant par témoigner que *VOUS* êtes bien aise d'apprendre que le Duc me veut du bien.

T

à Remusberg ce 12e. de Mars 1739.

Lettre LXXII.

Mon cher Diaphane.

J'espère que mes autres lettres Vous feront toutes bien parvenues, & que celle-ci aura le même fort. La lettre que Vous recevrez ci-jointe est de *Truchses* *). Vous verrez les raisons qui l'engagent à Vous écrire, & si la chose est faisable, je suis sûr que Vous l'aiderez.

Ne m'écrivez pas toujours en vers **), écrivez-moi quelquefois aussi en prose. Le langage divin est bon dans l'occasion, mais j'ai

*) C'étoit un jeune Comte, de la famille illustre de *Truchses*, qui voyageoit alors, & dont le P. R. avoit fait la connoissance à Berlin.

**) Ceci signifie sans doute, en chiffres. On prévient ici le Lecteur que pour entendre dans la suite différens passages de ces lettres, il ne doit pas perdre de vue les raisons que le P. R. & *Mr. de Subw* avoient de cacher sous le voile de quelque expression tout à fait étrangère, le vrai sens de ce qu'ils vouloient se dire.

me aussi beaucoup Votre prose quand même
Vous ne me parleriez que de lanternes.

Je compte de recevoir de Vos lettres à
Berlin dans le tems des revues. Si le Roi
va cette année en Prusse comme on le dé-
bite, écrivez-moi le plus souvent qu'il Vous
fera possible. Vous adresserez en ce cas Vos
lettres à quelque banquier à Königsberg.
Ce voyage pourra se faire à vue de pays vers
le mois de Juillet.

J'attends une réponse en vers à l'épître
que je Vous ai adressée de Berlin; & j'attends
en même tems la solution du problème des
possessions équinoctiales *).

Je suis avec bien de l'estime,

Mon cher Diaphane,

Votre très fidèle & inviolable ami,

Fédéric.

*) Le P. R. vouloit désigner sous ce nom le Baillage de
Biegen dont il a déjà été fait mention.

Pétersbourg le 2e. d'Avril 1739.

Lettre LXXIII.

Monseigneur.

J'avois déjà griffonné la lettre poétique ci-jointe *), & j'avois différé de la faire partir, espérant encore de trouver quelque pensée neuve à y ajouter pour l'embellir, lorsque je reçus la lettre dont *V.A.R.* m'a honoré le 12^e. du mois passé, avec l'incluse du Comte de Truchses, à qui je répondrai à son retour, puisqu'il est tombé fort malade à Hambourg, & que d'ailleurs il doit être tranquille sur sa commission puisque *VOUS* avez bien voulu, *MONSEIGNEUR*, m'en charger *VOUS*-même, & qu'il n'ignore pas que les ordres de *V. A. R.* me sont sacrés.

*) Cette lettre ne s'est pas trouvée dans la collection des papiers de cette correspondance.

J'ai parlé le jour même au Duc de Courlande qui s'est fait un plaisir de saisir cette occasion d'obliger *V. A. R.* & m'a permis de choisir parmi les Bosniaques prisonniers qu'on a présentés au Capitaine Calfow, & qu'il n'a pas trouvé propres pour le Régiment de Potsdam, mais qui pourront bien figurer dans d'autres Régimens. Car pour des Russes il est inutile d'y penser, l'Impératrice s'étant bien proposée de n'en plus donner. Aussi comme il ne se trouve pas parmi les prisonniers autant de Colosses qu'on a cru, le Capitaine Calfow n'en ramènera que fort peu, ce dont il ne paroît pas fort édifié. Je lui parlerai au sujet des gens qu'il a vûs & qui sont à Narva; & s'il s'y trouve de beaux hommes, je tâcherai d'obtenir la permission de *VOUS* en envoyer trois ou quatre, dont *V. A. R.* pourra disposer. Car s'il faut onze pouces pour entrer dans le Régiment de *V. A. R.* je L'avertis que je serai bien embar-

raffé de *LUI* en fournir, le Capitaine Cal-fow protestant qu'il les recevroit pour le Roi, faute de plus grands.

On fait ici des préparatifs extraordinaires pour les fêtes prochaines dont *V. A. R.* sera informée d'ailleurs. Tout fera d'une grande magnificence. Et comme les divertissemens des grands abiment souvent les petits, nous allons donner tête baissée dans de grandes dépenses. J'aurois tort assurément de me plaindre d'un séjour où je jouis de tous les agrémens que j'y puis désirer; mais, Dieu! que je suis las de tenir tous les matins conseil avec mon valet de chambre pour favoir quel habit je mettrai. J'écris à un Prince philosophe qui, en cette qualité, approuvera ma réflexion. D'ailleurs *VOUS* m'ordonnez, *MONSEIGNEUR*, de *VOUS* écrire, ne fut-ce même que des lanternes; si je ne me trompe en voilà. Mais je tâcherai de ne pas abuser de *VOTRE* grâ-

cieuse permission, mais de payer au contraire par tout ce qu'il me sera possible de *VOUS* mander me plus intéressant, le plaisir inexprimable que me causent *VOS* gracieuses & chères lettres lorsqu'elles viennent m'apporter la nouvelle que *V. A. R.* jouit d'une parfaite santé, & qu'*ELLE* me conserve encore invariablement *SES* bonnes grâces & *SON* souvenir.

Agréez, *MONSEIGNEUR*, les sincères assurances de mon parfait dévouement & profond respect, &c.

à Remusberg ce 7^e. Mai 1739.

Lettre LXXIV.

Mon cher Diaphane.

*V*ous recevrez à l'arrivée du Marquis de la Chétardie *) ou plus-tôt encore, s'il est pos-

*) Envoyé de la Cour de France en Russie.

sible, la pièce en vers allemands *) que Vous me demandez; je la ferai relier comme Vous le souhaitez; ainsi que Vous aurez lieu d'être content.

Truchses est charmé du Duc de Courlande, & pénétré de reconnoissance envers Vous. Assurément Vous lui rendez un grand service par-là; & je puis Vous assurer qu'il le sent.

Vous me parlez de trente peaux de martes noires **) qu'on veut vendre en Courlande, & je Vous répoinds là-dessus qu'elles m'accorderont beaucoup. Cela me vien-

*) Il faut vraisemblablement entendre par ceci le Postscriptum allemand de la lettre qui suit ou l'obligation des dix mille écus que Mr. de Suhm avoit demandée au P. R., & dont il lui mande la réception dans la lettre qui suit.

**) Ces trente peaux désignent, comme on le verra assez clairement par la suite, les trente mille écus que le P. R. devoit recevoir du Duc de Courlande en cas de la vente du Baillage de Biegen. On comprend donc comment il faut entendre le reste de l'article ci-dessus.

dra fort à propos à cause que mes pelisses sont usées ; ainsi je Vous prie , mon cher ami , de faire ce qui dépendra de Vous pour me faire tenir ces pelisses ou l'automne , ou vers l'hiver , à cause que je suis fort frilleux. Vous pouvez garder deux de ces trente peaux pour Vous , ou des palatines pour Vos filles , ou tout ce qu'il Vous plaira.

Mandez-moi , je Vous prie , à quels termes Vous en êtes , & si Vous croyez que je peux compter d'avoir cette pelleterie ou non.

Je Vous prie de me croire avec toute l'amitié possible,

Votre très fidèlement
affectionné ami,

Fédéric.

Lettre LXXV.

Mon cher Subm.

Voici une fois du françois ; car nous nous sommes écrit jusqu'ici en langue plus bar-

bare que la grèque. Je Vous envoie les obligations qu'il Vous faut. La somme dont Vous me parlez dans Votre lettre me viedra fort à propos. En cas que Vous soyez sûr de réussir, Vous pouvez garder trois mille écus pour Vous, que je suis charmé de pouvoir Vous offrir. Nos bourses sont à peu près aussi mal garnies les unes que les autres.

Je m'en vais Vous estropier en allemand tout ce que Vous me marquez en bon français. J'espère que je rencontrerai bien Votre pensée. Ne négligez pas, je Vous prie, mes petits intérêts, car ils ont encore beaucoup besoin de Votre amitié, & de Vos soins. Répondez-moi par le canal de *Michelet* *).

Adieu! Je suis tout de cœur & d'ame,

Votre fidelle ami.

Fédéric.

Si vult.

*) Marchand & banquier de Berlin.

P. S. *)

Ich habe auf eine gute Gelegenheit gewartet um an Ihn zu schreiben, und zugleich den Wechsel für den Herzog von Kurland zu schicken: ich bitte Ihn, den Herzog meiner Freundschaft und Erkenntlichkeit zu versichern, für das Plaisir so Er mir erwiesen, mich zur Zeit da Er nur Graf war, zu obligiren. Cultivire Er doch diese Freundschaft, und versichere Er Ihn meinerseits daß ich nichts daran werde fehlen lassen; ich freue mich daß man saget, daß Ihn gedachter Herzog liebet; desto mehr hoffe ich, weil er auch mein guter Freund ist, Er werde machen, daß seine Freundschaft gegen mich nicht auslösche.

Friedrich.

*) J'ai attendu une occasion favorable pour Vous écrire, & pour envoyer en même tems l'obligation au Duc de Courlande. Je Vous prie de témoigner au Duc mon amitié, & ma reconnoissance pour le plaisir qu'il m'a fait en m'obligeant dans le tems où il n'étoit encore que Comte. Cultivez son amitié, & assurez-le que je ferai de mon côté tout ce qui dépendra de moi pour l'entretenir. Je me réjouis d'apprendre que le Duc a de l'affection pour Vous; & comme Vous êtes aussi mon bon ami, j'espère que Vous ferez enforte qu'il me conservera toujours son amitié.

Fédéric.

à Pétersbourg le 15e. Mai 1739.

Lettre LXXVI.

Monseigneur.

Le Capitaine Calfow part cette nuit; mais je suis hors d'état de profiter de cette occasion aussi amplement que je le désirerois pour témoigner à *V. A. R.* les respectueux sentimens d'affection & de dévouement qui ne me quitteront qu'avec la vie. Aussi suis-je persuadé que *VOTRE* amitié voudra bien cette fois prendre la volonté pour le fait.

J'ai cru quitter cette vie ces jours passés, ayant eu une colique des plus terribles dont il me reste une si grande foiblesse que je puis à peine tenir la plume. Tout en souffrant je faisois la réflexion qu'il sembloit que ce fut par sympathie que ce mal m'eût pris, *V. A. R.* en étant aussi attaquée *ELLE*-même. Si du moins le Ciel, pensois-je,

VOUS en eut exempté à mes dépens, la joie de *VOUS* avoir délivré d'une si cruelle douleur par le sacrifice de mon propre bien-être auroit prévalu sur toutes mes souffrances, & je les aurois supportées non seulement avec patience, mais même avec plaisir. Mais hélas ! *VOUS* n'en éprouvez aucun soulagement dans *VOS* maux, & le plus cuisant des miens est maintenant dans le sentiment des *VOTRES*. Ah ! je souffrois déjà assez de ceux-ci, pour mériter d'être exempté de tout autre ! Cependant comme l'effet d'un plus grand mal efface naturellement dans notre ame celui d'un moindre, j'ai aussi trouvé en grande partie dans le sentiment de *VOS* maux l'oubli des miens propres qui m'auroient assurément été infiniment plus sensibles si je les eusse éprouvés seuls. Mais je me suis en quelque sorte durci contr'eux par la pensée, que si un si digne & si vertueux Prince n'étoit pas exempt Lui-même

des vives douleurs que j'éprouvois, un pauvre mortel comme moi pouvoit bien les souffrir avec patience. Dieu veuille *VOUS* préserver à toujours d'un si terrible mal !

J'ai fait ce que j'ai pu, *MONSEIGNEUR*, pour *VOUS* envoyer quelques beaux hommes. Le Capitaine Calfow amène tout ce qu'il a pu obtenir. Je *VOUS* tiens encore prêts quatre hommes que le Capitaine a vus, mais comme il m'a témoigné qu'ils lui seroient à charge, j'attends un bas-officier de la part de *V. A. R.* par un vaisseau de Stettin ou de Lubec pour les *LUI* faire parvenir. En attendant je travaillerai à obtenir un jeune Turc de vingt ans très bien fait & qui a plus de onze pouces, appartenant au Prince *Pierre* de Courlande *), & qu'en ce cas je joindrai aux autres.

Mais j'écrirai encore là dessus à *V. A. R.* par la voie de la poste.

*) C'est le Duc de Courlande, aujourd'hui régnant.

La grande difficulté est ici qu'on ne veut plus donner de Russes. Le Capitaine Cal-fow en avoit assez imprudemment enrôlé un de bon gré, qu'on a repris en chemin, ce qui a pensé donner lieu à une scène, le premier mouvement de l'Impératrice ayant été de faire arrêter le Capitaine. Mais le Duc l'a sagement calmée. Dans son embar-ras le Capitaine vouloit me faire croire que c'étoit pour *V. A. R.* qu'il l'avoit enrôlé; mais je le tançai fort là-dessus & lui fis sentir qu'il feroit mieux de ne pas compromettre ainsi *V. A. R.* Il a sagement suivi mon avis.

Le tems presse; il ne me reste que celui de répéter à *V. A. R.* l'assurance des senti-mens inaltérables qu'*ELLE* me connoit pour *SON* auguste personne, & le témoi-gnage des vœux ardens que je fais pour le parfait rétablissement de *SA* précieuse fan-té, &c.

Pétersbourg le 11. Juin 1739.

Lettre LXXVII.

Monseigneur.

J'ai reçu , comme toujours , avec la plus vive joie , la gracieuse lettre du 7e. du mois passé dont il a plu à *V. A. R.* de m'honorer ; & je *LUI* aurois répondu aussitôt , pressé par un mouvement de reconnoissance , si je n'avois été tous les jours continuellement tourmenté de la violente colique dont j'étois déjà attaqué avant le départ de Cal-fow , & qui a ainsi duré trois semaines , ne m'ayant point encore quitté tout à fait. *VOUS* êtes trop compatissant , *MONSEIGNEUR* , pour ne pas pardonner le délai de cette réponse à une si triste cause. Plus cette cruelle maladie m'a fait souffrir , plus j'ai redoublé mes vœux fervens pour que le Ciel *VOUS* en préserve à jamais , sachant
que

que *VOUS* y êtes aussi sujet. Je supporte cependant tout patiemment mon mal, reconnoissant que je me le suis attiré par ma faute, & espérant pouvoir m'en garantir à l'avenir. Il est sûr que si les hommes étoient toujours sincères envers eux-mêmes, ils trouveroient que la plûpart de leurs maux ne leur viennent pas sans de bonnes raisons, & qu'ils auroient bien tort de s'en plaindre, puisqu'ils en font eux-mêmes la cause.

J'ai déjà mandé à *V. A. R.* à quoi s'accroche encore le marché des pelleteries. Je ne doute pas cependant que l'affaire n'ait lieu, tant parceque les deux parties en ont fort envie, que parceque la politique *) même y engagera l'illustre acheteur. Certain Chevalier **) de retour d'une poursuite de géans, pourra donner avis de ce qui

*) Il est assez clair qu'il ne peut s'agir ici que de la vente de Biegen, & des circonstances qui y ont rapport.

**) Mr. de Suhm entend ici le Capitaine Calfow.

se passe , & *V. A. R.* pourra s'en instruire de main tierce. Du reste je me fens pénétré de la plus vive reconnoissance pour la générosité avec laquelle *V. A. R.* m'offre les deux peaux de martres noires. Le moyen , *MONSEIGNEUR* , de *VOUS* refuser quelque chose ! J'en ai effectivement bon besoin pour un manchon , car j'aurai bien froid cet été.

J'attends avec impatience le bas-officier que j'ai demandé à *V. A. R.* pour conduire les quatre Turcs que je lui garde ici. Elle aura là de quoi gratifier le Comte de Truchses *); car je ne prétends pas qu'il m'ait la moindre obligation d'avoir obéi aux ordres de *V. A. R.* quoique d'ailleurs je serois charmé qu'il se présentât quelque occasion de l'obliger.

J'ai touché en passant dans ma dernière lettre l'heureuse issue des amours d'un mo-

*) Il demandoit aussi des recrues.

derne Jason , n'osant alors en dire davantage. Voilà un cadet de bonne maison qui finit la plus brillante aventure du monde. Mais aussi faut-il dire qu'il le mérite bien , par sa constance , par sa sage conduite , & par ses autres qualités personnelles. Comme je crois qu'il *VOUS* est peu connu , je *VOUS* dirai , *MONSEIGNEUR* , qu'il a toujours eu l'approbation de tous ceux qui le connoissent. Il est très bien fait de sa personne , joignant à de l'esprit beaucoup de jugement , un fond solide de probité & d'honneur ; & j'oserois bien assurer qu'on ne lui connoit aucun vice. Elevé en Prince il s'est appliqué avec succès à tous les exercices convenables. Un sage conducteur l'a jetté dans des lectures très utiles. Tous les ouvrages de *Wolff* lui ont passé plus d'une fois par les mains , & n'ont sans doute pas peu contribué à former son esprit & à affermir son caractère. Il est généreux , compatif-



fant aux malheurs d'autrui, d'une grande politesse envers tout le monde, & infiniment obligeant envers ceux qu'il honore de son amitié. Joignez à cela sa valeur & ses qualités héroïques, dont il a donné des preuves dans les deux campagnes qu'il a faites, où il s'est acquis l'admiration des généraux, & le respect aussi bien que l'affection de la Nation; & VOUS aurez le portrait d'un beau-frère *).

Je ne m'engagerai pas à y joindre celui de la Princesse **); cela me meneroit trop loin, & cette lettre qui est déjà une épître, deviendrait un volume. Je dirai seulement qu'elle est très belle, grande & parfaitement

*) Le Prince dont il est ici parlé, est le Duc Antoine-Ulric de Brunswick, frère de la Princesse Elisabeth-Christine de Brunswick-Bevern, Epouse du P. R. & depuis Reine.

***) Elisabeth - Catherine - Christine, Princesse de Mecklenbourg, petite fille du Czar Iwan, frère de Pierre I., qui reçut le nom d'Anne en passant à la religion Grèque avant son mariage avec le Duc Antoine-Ulric dont on vient de parler.

bien faite. *ELLE* a le port & la majesté d'une Impératrice.

ELLE est fière, mais fort polie ; joint à beaucoup d'esprit naturel une lecture qui n'a pu que l'orner davantage. Enfin elle est pleine de mérite , généreuse au possible , compatissante, & surtout très charitable. De sorte qu'on peut dire que le Prince, qui en est fort amoureux , auroit bien de la peine à décider lequel des deux fait plus grande fortune, de sa gloire ou de son amour.

Que toutes ces grandes nouvelles, *MON-SEIGNEUR*, ne *VOUS* empêchent cependant pas de *VOUS* souvenir de *VO-TRE* fidelle serviteur, qui ne cessera d'être jusqu'au dernier moment de sa vie avec les plus tendres & les plus respectueux sentimens, &c.

à Berlin ce 7e. de Juillet 1739.

Lettre LXXVIII.

Mon cher Subm.

Je Vous envoie , comme Vous le désirez , un bas-officier que Vous pourrez charger des recrues que Vous trouvez bon de m'envoyer. Je Vous en ai mille obligations , & Vous en donnerai des marques dans toutes les occasions.

J'espère que Vous aurez reçu une de mes lettres par un vaisseau de Lubec. Cette lettre contenoit Moïse & les Prophètes ; je m'en rapporte à son contenu.

Je suis bien fâché que Vous n'imitiez dans mes crampes d'estomac. C'est un mal affreux , & dont le danger est subit. Pour l'amour de Dieu , ne Vous servez point de gouttes où il y a des drogues trop fortes , qui pourroient Vous mettre une inflammation dans

le corps! Il faut prendre dans le fort du mal des lavemens d'herbes cuites avec de l'huile; il faut prendre des poudres absorbantes, des gouttes qui ne sont point faites avec de l'eau-de-vie, & boire le midi quelques verres d'un vin d'Hongrie qui ait encore un peu de liqueur. Je Vous envoie aussi des pilules dont Vous pouvez prendre sept par jour. Elles purgent peu, mais leur principal usage est de rendre le ton aux viscères du bas-ventre qui servent à la digestion, & de fortifier l'estomac. Prenez, s'il Vous plait, de l'exercice, & ne mangez surtout ni légumes ni viandes fumées quelconques.

Si Vous me trouvez habile en fait de médecine, c'est par une malheureuse expérience que je le suis devenu; ainsi puisque Votre tempérament imite mes faiblesses, que Votre prudence imite mon régime.

Adieu, mon cher ami! En Vous recommandant mes petits intérêts, souffrez que

je Vous embrasse, & que je Vous réitère les assurances de ma parfaite estime.

Fédéric.

Je Vous renvoie le couvert de Votre lettre; il y a une tâche de cire d'Espagne que je marque X, qui me paroît un trait d'industrie *). Mandez - moi si c'est une maladresse de Votre domestique, ou si mes soupçons sont bien fondés.

à Berlin ce 9e. de Juillet 1739.

Lettre LXXXI.

Mon cher Subm.

Je viens de recevoir Votre seconde lettre, deux jours après la première de *Calſow*, & le départ du bas-officier. Je Vous écris celle-ci, pour Vous remercier de toutes les peines que Vous Vous donnez pour mes petites affaires.

*) La lettre avoit été ouverte, avant que de parvenir à son adresse. V. la lettre LXXXVIII.

On dit pour sûr que le marché se fera; en ce cas je Vous prie de ne pas oublier les pelletteries que Vous m'avez promises. Il m'en faut vingt-sept pour une pelisse; & comme on les vend la trentaine, Vous pourrez garder les trois autres pour un manchon, car on dit que la fourrure est très bonne en hiver contre la colique.

Vous expédieriez les hommes que Votre amitié me procure, quand bon Vous semblera. J'ai fourni mon bas-officier d'espèces autant que je l'ai cru nécessaire. Vous pouvez écrire hardiment par lui tout ce que bon Vous semblera. Je ne l'attends qu'à la fin du mois d'Août, terme de notre retour de Prusse.

Adieu, cher ami! Cultivez laborieusement le terrain de là-bas pour nos intérêts communs; & foyez persuadé que je suis avec toute amitié imaginable,

Mon cher ami,

Votre très fidèlement affectionné ami,

Fédéric.



à Königsberg ce 8. d'Août 1739.

*Lettre LXXX.**Mon cher Diaphane.*

Me trouvant de cent lieues plus près de Votre voisinage qu'à l'ordinaire, je n'ai pu résister à la tentation de Vous écrire, & de m'informer de l'état de Votre fanté. Mr. *Stranganow* *) qui passa par ici il y a deux jours m'assure qu'elle se rétablit; mais il ne me faut pas moins que Votre propre témoignage pour tranquilliser tout à fait mon amitié alarmée.

Vous faurez apparemment que l'affaire de B.***) est rompue, ce qui m'embarasse beaucoup; mais je Vous apprendrai une autre nouvelle qui, j'espère, Vous fera plaisir; c'est que le Roi m'a fait le plus gracieusement du monde présent de son harras Pruf-

*) Jeune Seigneur Russe, qui voyageoit sous ce nom. C'étoit le Prince *Scherbatoff*, qui a fait un long séjour en Angleterre.

) La vente du Baillage de B**.

rien. J'y vais incessamment pour continuer de là ma marche vers Berlin.

Je Vous prie de me dire ce que deviendra l'affaire manquée, & si mon bas-officier Vous a bien rendu ma lettre.

Adieu, cher Suhm ! vingt-mille riens m'empêchent de Vous dire tout ce que mon cœur pense. Soyez persuadé cependant qu'il n'est jamais en défaut lorsqu'il pense à Vous; c'est ce que je puis Vous assurer, foi de notre amitié inviolable.

Fédéric.

Pétersbourg le 21^e. d'Août 1739.

Lettre) LXXXI.*

Monseigneur.

N'ayant jusqu'à présent aucune nouvelle du bas-officier que j'avois prié *V. A. R.* de m'envoyer pour conduire les quatre Turcs, j'ai

*) Le reste des lettres qui se sont trouvées parmi les papiers de Mr. *Suhm*, n'étant pour la plupart que des fragments sans autre ordre que celui des dates, on n'a cru devoir en conserver ici que ce qui a paru essentiel pour ne pas rompre le fil de la correspondance.

pris le parti de les remettre au capitaine d'un vaisseau de Stettin, qui a bien voulu s'en charger, & les remettra au Gouverneur de cette ville, avec prière de les faire parvenir le plutôt possible à V. A. R. Il mettra à la voile au premier jour.

L'affaire de B. est rompue, parce qu'on revient toujours à la même chanson, & qu'on demande des recrues Russes qu'on ne recevra pas. Mais je m'imagine que, dans quelque tems d'ici, on se ravifera de l'autre côté.

J'ai fait usage du P. S. qui a fait son effet. J'attends l'occasion, le tems, & la saison pour en recueillir les fruits, &c.

Pétersbourg le 29^e. d'Août 1739.

Lettre LXXXII.

Monseigneur.

La rupture de certaine affaire m'a fait bien de la peine. J'en ai déjà mandé la nouvelle

à *V. A. R.* par une autre voie. Mais j'ai lieu de croire qu'elle se renouera par ceux-mêmes qui ont donné lieu à la rupture en demandant l'impossible.

Combien l'attention de *V. A. R.* à demander de mes nouvelles à ceux qui peuvent lui en donner, ne m'a-t-elle pas touché & pénétré de reconnoissance! Quelle consolation n'est-ce pas pour moi d'apprendre qu'une trop cruelle absence ne me fait point oublier du plus aimable Prince du monde, qui non content d'être chéri, adoré, a encore pris à tâche de faire que tout le monde trouve le bonheur suprême à être aimé & estimé de *LUI!*

Mr. de la Chétardie n'arrive pas; & à la légèreté des prétextes de son retardement, je croirois volontiers que sa Cour n'est pas pressée de faire briller ici un Ambassadeur.

V. A. R. fait trop bien la part que je prends à tout ce qui *LUI* arrive pour que j'aie be-

soin de *LUI* exprimer tout le plaisir que m'a causé la nouvelle du beau présent qu'*ELLE* a reçu du Roi. Voyant par *SA* lettre que ce présent a dû *LUI* être par plus d'une raison infiniment agréable, je m'en suis réjoui au fond du cœur; car tous mes sentimens, *MONSEIGNEUR*, sont tellement dépendans des *VOTRES*, qu'ils semblent en attendre l'influence, afin de se déterminer: enforte que c'est absolument d'après eux que ma joie & ma douleur se règlent. C'est ce dont *VOUS* êtes sans doute persuadé *VOUS*-même, *MONSEIGNEUR*, puisque *VOUS* semblez avoir voulu me faire entendre tacitement par les expressions de *VOTRE* lettre, que *VOUS* regardiez le plaisir que devoit me faire la nouvelle que *VOUS* me mandiez, comme une conséquence naturelle du *VOTRE*, en me laissant juger de *VOTRE* joie par la mienne. O daignez être persuadé, *MONSEIGNEUR*, que par une telle opinion de mes sentimens

VOUS ne faites absolument que leur rendre justice !

Le *Duc de Courlande*, à qui j'ai fait part de cette nouvelle, m'a témoigné à cette occasion, qu'il seroit charmé de contribuer au plaisir que *V. A. R.* peut se promettre d'un si beau harras ; & m'a chargé en même tems de *LUI* écrire, que si elle l'agréoit, il *LUI* enverroit un étalon persan d'une grande beauté. Je ne doute pas, *MONSEIGNEUR*, que cette offre ne *VOUS* soit fort agréable ; d'autant plus que ces chevaux sont très rares, & qu'on a même peine à en trouver à acheter. J'attends *VOS* ordres à ce sujet, autant à l'égard de la réponse au Duc, qu'à l'égard des mesures à prendre au sujet du transport.

Je suis, &c.

à Remusberg ce 13e. de Septembre 1739.

Lettre LXXXIII.

Mon cher Diaphane.

J'ai reçu Votre lettre à mon retour de *Kœnigsberg*, & je me flatte que celle que je Vous ai écrite par le bas-officier Vous fera rendue à présent. Ce bas-officier est tombé malade à *Lubec* d'une violente fièvre chaude, ce qui a retardé son départ de quatre semaines.

J'aime trop Votre bon cœur *) & l'attachement que Vous avez pour Vos amis pour condamner la raison qui Vous a obligé d'abrégé si fort Votre lettre. J'espère en rece-

*) Dans une lettre précédente, & dont il ne s'est trouvé qu'un fragment de quelques lignes, Mr. de *Subm* s'excusoit auprès du *Prince Royal* de la brièveté & du désordre de sa lettre, sur ce qu'un devoir d'amitié l'appelloit précipitamment auprès de son ami, Mr. *Kaiserling*, Ministre de *Wolfenbuttel* à la Cour de *St. Pétersbourg*, qui étoit inconsolable de la mort de son épouse qu'il venoit de perdre subitement.

recevoir dans peu & de plus longues & de plus intéressantes.

J'attends avec impatience quels seront les fruits des soins que Votre amitié se donne pour moi. Je suis embarrassé, comme Vous pouvez Vous l'imaginer, & j'attends là-dessus ce que Vous m'écrirez comme des décisions de l'Oracle de Delphes.

Adieu, mon cher *Diaphane*! Quand pourrai-je Vous donner des marques de mon amitié? Quand pourrai-je Vous revoir, Vous embrasser, & Vous assurer de vive voix que je suis inviolablement,

Mon cher Diaphane,

Votre fidelle ami,

Fédéric.

à Remusberg ce 26e. Septembre 1739.

Lettre LXXXIV.

Mon cher Diaphane.

Vos lettres me font tout le plaisir imaginable puisqu'elles m'assurent de la continuation de Votre bonne santé & de Votre amitié.

Je suis bien obligé au *Duc de Courlande* du plaisir qu'il me fait de m'envoyer un beau cheval de Perse. Voudriez-Vous bien le faire transporter jusques vers nos frontières, & m'envoyer le compte des frais.

Je crains fort la banqueroute complete de l'affaire que Vous savez. Il faudra tourner nos yeux vers cet astre éclatant que Vous m'indiquiez. Vous aurez la bonté de m'écrire encore une fois préalablement, & de me dire si Vous croyez sûrement qu'on pourroit retirer de chez Vous ces volumes si rares de

la bibliothèque du Prince Eugène, & de quelle manière il faudroit s'y prendre. Quoiqu'on puisse Vous dire, mes livres ne sont point nombreux; je n'en ai point assez pour l'usage qu'il en faut faire, & ce m'est une nécessité d'avoir ces livres que je Vous ai demandé il y a déjà si longtems, sans quoi le projet de mes études s'en va en fumée.

Je voudrois de plus que Vous pûssiez convenir avec Votre Académie qu'elle m'envoyât tous les ans deux exemplaires semblables à ceux que Vous m'envoyâtes la première année de Votre séjour en Russie, car j'en ai trouvé la lecture très instructive, & les vérités qu'elles contiennent d'une application admirable à la pratique.

Vous qui connoissez ces sciences, & qui êtes bon philosophe Vous-même, je suis persuadé que Vous sentez une conviction intime de l'usage que je retirerai de ces études. J'attends Votre réponse avec grande impa-

tience, pour favoir ce que Vous aurez à me dire là-dessus, & l'horoscope auquel je dois m'attendre.

Nous avons eu ici Mylord *Baltimore* & le jeune *Algarotti*, tous deux des hommes qui par leur favoir doivent se concilier l'estime & la considération de tous ceux qui les voient. Nous avons beaucoup parlé de Vous, de philosophie, des sciences, des arts, enfin de tout ce qui doit être compris dans le goût des honnêtes gens.

Adieu, cher ami! Vous êtes bien persuadé de mon amitié, & que ma tendresse pour Vous ne finira qu'avec ma vie.

Fédéric.

à Pétersbourg le 10c. Octobre 1739.

Lettre LXXXV.

Monseigneur.

La nouvelle subitement arrivée de la paix conclue entre la Russie & la Porte m'a obligé d'expédier le bas-officier Pauli sans perdre un moment, & avant que la nouvelle s'en publiât; & comme il n'étoit pas possible qu'il partit à point nommé un vaisseau, je l'ai fait partir par terre. Il amène à V. A. R. trois Bosniaques qu'il a trouvés fort beaux. Ce sont les seuls qu'il m'a été possible de recruter à la hâte.

Je suis, &c.

à *Rupin* ce 14^e. d'*Octobre* 1739.

Lettre LXXXVI.

Mon cher Diaphane.

J'ai vu arriver aujourd'hui le plus galamment du monde la gent Turque dont Vous me faites l'éternelle. Je Vous en marque mes parfaits remerciemens; & je me vois obligé d'entrer en discussion des raisons pour lesquelles Vous n'avez pas reçu d'abord le bas-officier qui doit être arrivé à présent à *St. Pétersbourg*. Cet homme a pris la fièvre chaude avec un crachement de sang à *Lubec*, ce qui l'a empêché de partir plutôt, & ce qui apparemment aura retardé de quelques mois son voyage. Vous ferez sans doute informé de la paix qui se fait; cela ne faciliteroit-il pas l'affaire de l'impression qui Vous est connue? Je Vous prie de me mander un peu Votre sentiment là-dessus.

Je ne saurois assez Vous remercier des attentions que Vous avez pour moi. Je Vous assure que mon cœur Vous en tient compte, & que je ne demande pas mieux qu'une occasion pour faire éclater ma reconnoissance.

Les nouvelles du jour font, que le Roi lit pendant trois heures du jour la philosophie de *Wolff*, dont Dieu soit loué! Ainsi nous voilà arrivés au triomphe de la raison; & j'espère que les bigots avec leur obscure cabale ne pourront plus opprimer le bon sens & la raison. Auriez-Vous cru, il y a deux années, que ce phénomène arriveroit de nos jours? Ainsi l'on voit qu'il ne faut jurer de rien, & que les choses qui nous paroissent souvent les plus éloignées, sont celles qui arrivent le plutôt. Mais que dira ce Philosophe? Car avec toutes ses règles de probabilités je suis sûr qu'il ne seroit jamais douté de ce qui vient d'arriver. Je Vous dirai encore plus; on offre

à *Wolff* une pension de mille écus, une de cinq cents à son fils, & l'on promet une pension à la femme en cas de veuvage. Voilà autant de choses nouvelles & étonnantes, qui toutefois sont véritables.

Après ces nouvelles il est permis de parler de choses anciennes & déjà connues; Vous comprenez bien que c'est pour Vous réitérer les assurances de l'estime parfaite avec laquelle je suis tout à Vous.

Fédéric.

Petersbourg le 6e. Novembre 1739.

Lettre LXXXVII.

Monseigneur.

La précipitation avec laquelle j'ai été obligé d'expédier dernièrement le bas-officier avec les trois Turcs Bosniaques à cause de la nouvelle de la paix, m'ayant empêché de profiter de cette bonne occasion d'écrire

à *V. A. R.*, *ELLE* permettra que je m'en dédommage aujourd'hui.

Plus d'une raison, *MONSEIGNEUR*, me détermine à *VOUS* prier de *VOUS* servir de signes arabesque sur certaines matières assez curieuses & intéressantes d'elles-mêmes pour mériter un tel soin. Je ne puis rien encore mander de positif sur certain sujet à *V. A. R.* : mais *ELLE SE* souviendra de ce que je *LUI* ai fait espérer pour le tems de la paix que je *LUI* ai prédit. Il faudra voir maintenant si je ferai bon prophète jusqu'au bout.

Je recommence fort à espérer que l'affaire de B. aura lieu ; toutefois je n'ose pas faire le prophète sur ce sujet.

Pour en revenir aux Turcs, je suis bien aise que les quatre premiers soient arrivés à bon port. J'espère que les trois qui les ont suivis plairont encore davantage à *V. A. R.*

Le cheval Perfan que le *Duc de Courlande* envoie à *V. A. R.* se mettra en chemin dès que le tems le permettra. On le conduira jusqu'à Memel où on le remettra au Commandant, à qui *ELLE* voudra bien faire savoir où il doit le faire mener.

Si d'un côté j'ai été attendri & pénétré de reconnoissance par la généreuse & touchante attention de *V. A. R.* à m'envoyer des remèdes, j'ai été bien affligé & allarmé de l'autre, par la description des terribles & dangereuses crampes d'estomac dont *ELLE* est de tems en tems attaquée. Quelque confiance que j'aie en *VOS* conseils, *MONSEIGNEUR*, je doute cependant que les remèdes que *VOUS* me proposez conviennent absolument à mon mal, qui est, autant que j'en puis juger, d'une toute autre nature, & de bien moindre conséquence que le *VOTRE*. Au nom de Dieu, *MONSEIGNEUR*, mettez tout le soin possible à conserver *VO-*

TRE précieuse fanté ! Songez à tous ceux qu'elle intéresse ! Je ne puis m'empêcher, *MONSEIGNEUR*, de *VOUS* faire part en cette occasion de l'avis d'un grand médecin sur le régime qui convient particulièrement aux personnes qui sont sujettes à ces terribles crampes. Je regarde, dit-il, l'usage, même le plus modéré, du vin de Champagne, comme une des causes les plus propres à favoriser les crampes d'estomac. *Louis XIV.* qui a dû y être fort sujet dans sa jeunesse, s'en abstint toujours avec le plus grand soin, & ne fit usage que du vin de Bourgogne avec de l'eau. Si *VOTRE* médecin étoit sur ce point du même sentiment, *V. A. R.* auroit les plus fortes raisons de préférer à un vin, qui peut être nuisible à *SA* constitution, un autre vin qui pourroit *LUI* être salutaire. J'ose me flatter, *MONSEIGNEUR*, que *VOUS* daignerez regarder la liberté que je prends de *VOUS* rendre

attentif à un conseil qui regarde *VOTRE* précieuse santé, comme un des plus évidentes preuves que je puisse *VOUS* donner du religieux intérêt que je prends à *VOTRE* sacrée personne.

Le couvert de la lettre que *V. A. R.* m'a renvoyé avoit bien un petit air manié ; cependant il se peut très bien que ce fût moi-même qui l'eusse mal cachetée. J'y ai trouvé de la main de *V. A. R.* quelques essais de vers qui paroïssent destinés à composer un éloge de la gloire & de la vertu. Je *VOUS* y ai bien reconnu, *MONSEIGNEUR* ; car dans tous *VOS* travaux littéraires, il est aussi facile de *VOUS* reconnoître au choix des sujets également dignes de *VOUS* & de *VOTRE* plume, que *VOUS VOUS* proposez, qu'à la manière dont *VOUS* savez les traiter.

Les nouvelles que *VOUS* me donnez du Philosophe *Wolf*, & de la fortune que vient

de faire sa Philosophie, ne m'ont pas moins surpris que réjoui. En vérité, *MONSEIGNEUR*, *VOUS* pouvez *VOUS* féliciter de ce qui arrive comme d'un miracle, & *VOUS* en réjouir comme de *VOTRE* ouvrage. Que cet exemple *VOUS* fasse reconnoître ce que *VOTRE* modestie semble vouloir *VOUS* cacher, *VOUS* fasse reconnoître, dis-je, de quelle influence ne va pas être dans le monde la supériorité de *VOTRE* heureux génie! Je ne tiendrois sûrement pas ce langage, *MONSEIGNEUR*, à tout autre Prince qu'à *VOUS*, ou si je ne pensois pas avec un Ancien, qu'une sage confiance en soi-même, dirigée par une juste connoissance de ses forces, est la mère des grandes actions.

Agréez, *MONSEIGNEUR*, &c.

Pétersbourg le 28. Novembre 1739.

Lettre LXXXVII.

Monseigneur.

Comme le tems s'est mis au beau, & que les chemins sont bons, le Duc fit venir hier au manège le cheval perfan qu'il envoie à *V. A. R.* Il est gris, fort haut pour un perfan, & d'une grande beauté. Le Duc l'ayant trouvé en bon état me dit qu'il le feroit partir le lendemain, & qu'il donneroit ordre qu'il fut conduit jusqu'à Memel où on le remettroit au Commandant, souhaitant qu'il arrivât en aussi bon état qu'il l'étoit lorsque je l'ai vu. Comme il fera plus d'un mois en chemin, *V. A. R.* aura le tems nécessaire pour donner *SES* ordres à Mr. de l'*Hopital* *), tant par rapport au cheval, que

*) Marquis, Lieutenant - Général, Commandant de Memel, & neveu du Comte de Beauveau.

par rapport à la personne qui l'aura amené, si *ELLE* ne l'a pas fait déjà par précaution.

Nous avons appris que Mr. *de la Chétardie* est parti le 12^e. de Berlin, de sorte qu'il peut être actuellement en *Courlande*. Je me réjouis infiniment de le voir, pour apprendre des nouvelles de la santé de *V. A. R.* par un témoignage vivant, & pour pouvoir m'entretenir d'*ELLE* avec lui; n'y ayant aucun plaisir au monde qui puisse égaler pour moi celui que je trouve à m'occuper de l'aimable & digne Prince dont l'amitié & la bienveillance envers moi font le suprême bonheur de ma vie, &c.

à Berlin ce 2e. de Décembre 1739.

Lettre LXXXVIII.

Mon cher Diaphane.

Je Vous suis obligé, on ne fauroit davantage, pour les belles recrues que Vous me procurez de nouveau. Je voudrois pouvoir Vous en témoigner ma reconnoissance. Mais je Vous dois tant, & ceci n'est qu'un des moindres objets sur lesquels roule ma reconnoissance.

Voici donc enfin cette paix tant attendue, & tant désirée. Je souhaite, mon cher *Diaphane*, que Vous soyez en tout plus grand prophète *) que Mahomet, qu'Esaïe, que Daniel & tous ces vieux Juifs dont les rêves

ont

*) Ceci a sans doute rapport à l'espérance que *Mr. de Salm* avoit donnée au P. R. dans une lettre précédente, de pouvoir, en cas que la paix se fit, compter pour chaque année sur un emprunt de vingt-mille écus qu'il vouloit lui négocier en Russie.

ont fait tant de bruit dans le monde, & ont donné la question à tant d'interprètes, & de commentateurs.

L'affaire de B. est rompue à coup sûr, j'en fais trop de circonstances pour qu'il reste la moindre apparence de la renouer; ainsi qu'il ne faut plus y compter.

Remerciez, s'il Vous plait, infiniment le *Duc de Courlande* de ma part, de l'attention qu'il a de m'envoyer un étalon. Je voudrois bien lui envoyer quelque chose d'ici; il s'agit seulement de savoir ce qu'il n'a pas, & ce qui pourroit lui faire plaisir.

Ma fanté à laquelle Vous Vous intéressez va mieux que par le passé. Je reprends à présent très bien mes forces & ma vigueur; & j'espère d'être totalement quitte des fâcheuses incommodités que j'ai essuyées. Je suis bien aise d'apprendre que Vos maux ne sont pas si dangereux que les miens; ce me fera une consolation en souffrant, si je

fais que je suis le seul qui ait le danger à craindre, & que je puis être en repos au sujet de mes amis.

Je Vous envoie cette lettre par une voie sûre & certaine. Je me m'embarrasse pas de Vos réponses, car je suis sûr que Vous veillez à leur salut. Ce cachet *) ouvert étoit de la lettre que Calfow m'apporta; & je l'ai soupçonné d'avoir eu cette curiosité, soit par lui-même, soit par des ordres supérieurs. J'ai la mauvaise coutume de barbouiller bien du papier lorsque je compose, ce qui ne vaut rien. Je voudrois que ce fut le moindre de mes défauts. Je Vous enverrai le printems prochain un ouvrage **) qui est actuellement sous presse, & auquel j'ai travaillé tout eet automne très assidûment. Comme il re-

*) Lettre LXXVIII.

**) Le P. R. parle sans doute ici de son Ouvrage, intitulé: *Antimachiavel, ou Examen du Prince de Machiavel, avec des Notes historiques & politiques*, qui parut en 1740.

garde la politique, il est doublement de Votre ressort.

Voici un exemple d'Algèbre que l'aimable & profond *Algarotti* m'a envoyé. Je ne saurois le déchiffrer, mais je crois que Vous en viendrez bien à bout là-bas, si Vous l'entreprennez, & que Vous vouliez bien Vous en donner la peine; de quoi je ne doute point, puisque c'est me rendre service, ayant grand besoin de la solution de ce problème, pour le calcul des fractions & des infiniment petits.

(*En chiffres.*)

(J'écrirai à l'Impératrice dès que Vous m'aurez envoyé le modèle de la lettre avec les titres. Il me faudroit 24 mille écus par an. Si Vous pouvez réussir Vous en prendrez deux milles sur ce nombre tous les ans; que marché soit conclu s'il se peut vers le mois d'Avril.)

J'abandonne ceci à Votre prudence ; & je ne doute point que Vous ne fondiez les *de l'Isle* *), & les plus experts en ces matières pour voir si Vous pouvez m'écrire quelque chose de précis sur ce calcul. Je crois cependant qu'il Vous paroitra moins difficile à présent qu'en tout autre tems. Vous, qui Vous guidez par les lumières de *Wolff*, Vous pénétrerez facilement ce petit abyme d'algèbre ; & je me flatte que Vous Vous en tirerez d'une manière triomphante ; car qu'y auroit-il de difficile pour Vous, & qui pût Vous arrêter ?

Adieu, mon cher *Diaphane* ! toujours également aimable, fidelle, & attaché, restez le même toute Votre vie, & ne doutez jamais de tous les sentimens de reconnoissance, d'amitié, & d'estime avec lesquels je suis à Vous sans réserve.

Fédéric.

*) Grand géomètre de l'Académie de Pétersbourg.

à Berlin ce 13e. de Décembre 1739.

Lettre LXXXIV.

Mon cher Diaphane.

J'ai eu le plaisir de recevoir deux de Vos lettres en peu de tems, l'une par le bas-officier qui vient d'arriver, & l'autre par la voie ordinaire. Je ne faurois assez Vous marquer toutes les obligations que je Vous ai, & que je Vous conserverai toujours; il ne s'agit que de les reconnoitre.

Je me rappelle en gros le sujet de la lettre que je Vous ai écrite, où il y avoit ce problème d'algèbre que je ne doute point que Vous n'avez expliqué. Comme la Paix est faite avec la Porte, je pense bien que l'on commencera à imprimer les mémoires de Votre Académie, & si on les donne par souscription, mandez-le moi, que j'y soucri-

ve, car je voudrois les avoir toutes les années.

J'écrirai dès ce moment à l'*Hopital* pour le cheval & tout ce qui regarde son transport, de façon qu'on aura lieu d'être satisfait; & dès que le cheval sera arrivé, j'en remercierai le Duc moi-même.

Recevez, mon cher *Diaphane*, le portrait que je Vous envoie pour Vous souvenir de moi; & foyez persuadé qu'on ne fauroit être avec plus d'estime que je suis,

Votre très fidelle ami,

Fédéric.

Petersbourg ce 16. Janvier 1740.

Lettre XC.

Monseigneur.

J'ai bien reçu une lettre dont *V. A. R.* m'a honoré vers le commencement de Décembre, avec un petit problème d'Algèbre; mais

quelque bonne opinion qu'*ELLE* me témoigne avoir de mon habileté dans cette science, cet encouragement n'a pourtant pas encore suffi à m'en faire trouver la solution. J'ai cependant jetté en toute confiance quelques idées sur le papier qui m'ont paru avoir quelque vraisemblance ; mais il faudra les vérifier, & c'est ce qui m'occupe maintenant & me demandera encore un peu de tems. *V. A. R.* ne fauroit être plus impatiente d'en voir le succès que moi.

En attendant j'ai reçu une grande consolation en apprenant, *MONSEIGNEUR*, que *VOTRE* santé se fortifie. Fasse le Ciel qu'ayant si bien commencé cette nouvelle année, *VOUS* en commenciez & finissiez une infinité d'autres sous les plus heureux auspices, & que toutes comblent sans cesse tous *VOS* vœux !

J'ai témoigné au *Duc de Courlande*, combien *V. A. R.* a été sensible à son attention,

& il a été charmé de voir qu'il a réuffi en ce qu'il défiroit de *VOUS* faire plaisir.

Je fuis bien impatient, *MONSEIGNEUR*, de recevoir l'ouvrage que *V. A. R.* me promet pour le printems prochain. Il eft bien naturel que la haute opinion que j'ai une fois conçue de l'augufte Auteur me préviennne infiniment en faveur de l'ouvrage; cependant je ferai mon poffible pour le lire fans prévention, afin que l'éloge que j'aurai à en faire en foit d'autant moins fufpect.

Mr. le Marquis *de la Chétardie* qui m'a autant charmé par les bonnes nouvelles qu'il m'a apporté de *V. A. R.* que par fa propre perfonne, m'a montré un article d'une lettre du plus aimable Prince qu'il connût jamais, m'a-t-il dit. Cet article parloit d'un certain ami relégué à Pétersbourg, & cela dans les termes les plus propres à pénétrer tout homme fenfible, & qui connoit tout le prix d'une telle amitié, des plus vifs fen-

timens d'amour & de reconnoissance. Je ne chercherai point à *VOUS* exprimer, *MONSEIGNEUR*, ce qui ne peut être rendu par aucune expression, les tendres & respectueux sentimens de mon ame. Je ne dirois rien de mon émotion, de mes transports, des larmes de joie & d'attendrissement qui ont coulé de mes yeux; je me sens trop foible pour peindre tout cela. Heureusement pour moi, que l'aimable & spirituel porteur de cette lettre s'est chargé d'en faire un fidelle rapport à *V. A. R.*

Agréez, *MONSEIGNEUR*, &c.

à Berlin ce 4^e. de Février 1740.

Lettre XCI.

Mon cher Diaphane.

Je profite du départ du Prince de *Hesse-Hombourg* pour Vous faire souvenir de moi, & pour Vous avertir que dans peu viendra l'é-

poque où je dois Vous fommer de Votre parole. J'espère que Vous êtes toujours dans les sentimens que je Vous ai connus, & que Vous n'avez point oublié de quoi nous étions d'accord le soir de notre séparation.

En attendant le plaisir de Vous revoir, je Vous envoie une bague avec mon portrait que je Vous prie de ne point quitter.

Voici une lettre pour le *Duc de Courlande*, à qui je Vous prie de faire mes complimens. Dites à *la Chétardie* que je l'affurois *par trois fois trois* de mon amitié.

Je Vous écrirai encore plus positivement lorsqu'il en fera tems. Je me flatte que Vous êtes toujours le même; Vous priant de me croire avec une parfaite estime,

Votre très fidèlement
affectionné ami,

Fédéric.

à Pétersbourg le 22^e. Mars 1740.

Lettre XCII.

Monseigneur.

Le Prince de *Hesse-Hombourg* m'a remis la gracieuse lettre dont *V. A. R.* a bien voulu m'honorer. J'en avois aussi reçu une précédente *), en conséquence de laquelle j'avois différé certaines démarches dans l'attente prochaine du grand événement qui doit les rendre superflues.

Je ne fais, *MONSEIGNEUR*, ce que je dois le plus des deux, ou m'affliger ou me

*) Par cette lettre de *Mr. de Subm* il est aisé de juger qu'il en manque ici une du *P. R.* dans laquelle il lui mandoit sans doute le mauvais état de la santé du Roi son pere, qui allant alors toujours en empirant ne lui promettoit plus que quelques jours de vie; & dans laquelle il lui infinuait, comme la réponse de *Mr. de Subm* le fait assez clairement entendre, d'interrompre ou différer certaines démarches relativement à l'emprunt dont il est fait mention plus haut, & auquel *Mr. de Subm* devoit disposer l'*Impératrice*,

réjouir de la question que *VOUS* me faites dans *VOTRE* dernière & gracieuse lettre, au sujet de mes sentimens envers *V. A. R.* ; car si d'un côté j'y reconnois avec des transports de joie la constance de ceux dont le plus digne Prince du monde daigne m'honorer, ne dois-je pas m'affliger au fond de l'ame de ce que ce même Prince semble douter de la constance des miens. Mais tout comme je ne dois sans doute regarder cette tournure de *VOS* expressions que comme une manière toute pleine de délicatesse & de sentiment dont il *VOUS* plait me témoigner la constance de *VOS* faveurs, je *VOUS* prie aussi, *MONSEIGNEUR*, de regarder l'incapacité où je me sens d'exprimer à *V. A. R.* tout ce que j'aurois à *LUI* répondre sur ce sujet, comme l'assurance la plus sincère & la plus énergique des sentimens inaltérables de respect & de dévouement que mon cœur *LUI* a voués, & que je désire

pouvoir *LUI* témoigner par mes services jusqu'au dernier moment de ma vie; attendant avec la plus vive impatience l'époque où je me verrai rappelé auprès d'*ELLE*, pour n'en être plus séparé que par la mort.

J'ai remis, *MONSEIGNEUR*, *VOTRE* lettre au *Duc de Courlande*, & il me remettra sa réponse. Cette attention de *V. A. R.* lui a fait un plaisir infini. *Mr. de la Chétardie* marquera lui-même à *V. A. R.* combien il a été sensible à l'honneur de *SON* souvenir.

Comment *VOUS* exprimer, *MONSEIGNEUR*, toute la joie & toute la reconnaissance dont m'a pénétré l'adorable portrait de *V. A. R.* Non, je ne me souviens pas que jamais rien au monde m'ait fait un plaisir aussi sensible & aussi vrai que ce gracieux témoignage de *VOS* faveurs. En le recevant j'ai senti qu'il ne me restoit à désirer que des ailes pour aller me jeter aux

pieds de *V. A. R.*, pour *LUI* témoigner par mes respects & mes adorations la vive reconnoissance dont me pénètrent *SES* bienfaits, & *LA* persuader par les plus saintes protestations que je mourrai avec le plus tendre & le plus parfait attachement, &c.

à Berlin ce 13e. Avril 1746.

Lettre XCIII.

Mon cher Diaphane.

Votre lettre m'a causé beaucoup de joie y voyant la constance de Vos sentimens dont à la vérité j'avois cru pouvoir me flatter; mais dont la confirmation n'a pas laissé de m'être très agréable. Attendez encore, mon cher, une dernière lettre de ma part pour agir en conséquence de Vos engagements; mais en attendant préparez tout pour ne point laisser languir l'amitié que j'ai pour Vous. Nous sommes ici sûrs du *Crinome-*

non *) , il ne s'agit à présent que du *Criterion*. Peu de tems nous mettra au fait; & Vous pouvez toujours prendre Vos mesures, quitte à différer leur exécution de quelques semaines,

Vous pouvez bien juger que je suis assez tracassé dans la situation où je me trouve. On me laisse peu de repos; mais l'intérieur est tranquille; & je puis Vous assurer que je n'ai jamais été plus philosophe qu'en cette occasion-ci. Je regarde avec des yeux d'indifférence tout ce qui m'attend, sans désirer la fortune ni la craindre, plein de compassion pour ceux qui souffrent, d'estime pour les honnêtes gens, & de tendresse pour mes amis. Vous que je compte au nombre de ces derniers, Vous voudrez bien Vous

*) Termes de métaphysique, dont le sens, faisant allusion à la maladie du Roi, semble être celui-ci. Nous sommes sûrs du *κρίσιμον*, c. à d. du jugement & de la décision des médecins, il ne s'agit à présent que du *κρίσιον*, c. à d. de l'évidence, de la confirmation des décisions de la Faculté.

perfuader de plus en plus que Vous trouverez en moi tout ce qu'*Oreste* trouva jamais dans *Pylade* ; & que perfonne ne fauroit avoir plus d'estime & d'amitié pour Vous, que

Votre fidelle

Fédéric.

Pétersbourg le 21e. Mai 1740.

Lettre XCIV.

Monseigneur.

La gracieuse lettre dont il a plû à *V. A. R.* de m'honorer le 13 du mois passé seroit venu mettre le comble à mon respectueux attachement & à mon admiration pour *ELLE*, si l'un & l'autre eussent encore été susceptibles de quelque accroissement. O grand Homme! O digne & vertueux Prince! Si *VOUS* n'étiez au-dessus de toutes les louanges humaines, je ne quitterois point ce papier

pier avant que d'avoir fait *VOTRE* éloge, car mon cœur brule de *VOUS* louer. Quoi! l'éclat d'un trône, loin d'éblouir *VOS* yeux ne fait qu'exalter *VOTRE* vertu & affermir *VOTRE* philosophie! Quoi! l'attente prochaine d'une couronne, loin d'enfler ou de refroidir *VOTRE* cœur, ne fert qu'à le rendre plus calme, plus ferme, plus compatissant, plus tendre! Quoi! le plus grand des Rois veut devenir *Pylade* pour *Oreste*! O qui jamais pourra dire tout ce que de tels sentimens ont de sublime & de touchant!

Puisque *VOUS* l'ordonnez, *MONSIEUR*, je vais travailler par un prompt arrangement de mes affaires à me préparer le bonheur si digne d'envie de n'appartenir désormais qu'à *VOUS* seul, &c.

à Charlottenbourg ce 14^e. de Juin 1740.

Lettre XCV.

Mon cher Diaphane.

Votre lettre n'a point été rendue à son adresse, car j'avois changé de fort avant qu'elle arrivât. Cependant l'extérieur n'altère point l'intérieur, & le titre ne change rien à ma façon de penser. Je puis donc à présent Vous dire d'une manière positive qu'il ne dépend plus que de Vous d'être à moi, & que j'attends Votre résolution pour favoir comment & sur quel pied Vous voudrez l'être.

Ce me fera une grande consolation dans le deuil où je suis de la mort de mon père, de pouvoir me retrouver avec un ami que j'aime & que j'estime.

Faites ce que Vous pourrez pour engager *Mr. Euler* *), grand Algébriste ; & si Vous pouvez , amenez-le avec Vous. Je lui donnerai mille ou douze cents écus de gages **).

Faites mes excuses à *la Chétardie* de ce que je ne lui ai point répondu à sa lettre ; mais je la reçus le jour même que le malheur m'arriva.

Je Vous embrasse , cher *Diaphane* , de tout mon cœur dans l'espérance de Vous revoir bientôt.

Fédéric.

*) *Léonard Euler*. Voyez l'éloge de cet homme célèbre, composé par *M. Eufé* son disciple , & inféré dans les Mémoires de l'Académie de Berlin. *Mr. Euler* se rendit effectivement à Berlin, mais retourna ensuite à Pétersbourg, où il mourut en 1785, aveugle & presque octogénaire. Sa famille jouit encore de la plus grande considération en Russie.

**) Il en a tiré dans la suite dix-sept cents.

à Pétersbourg le 15e. de Juin 1740.

Lettre XCVI.

S I R E.

Cette Cour vient d'apprendre en même tems l'heureux avènement de *VOTRE MAJESTÉ* au trône, & la joie inexprimable qu'en ont témoigné *SES* peuples. On s'attendoit à l'un & à l'autre évènement avec la même certitude qui sert de fondement à l'espérance que l'on a de voir briller sous *V. M.* un règne qui fera l'ornement de l'histoire de notre siècle. Ayant plus que personne sujet d'être convaincu de la solidité du fondement de cette double espérance, *V. M.* permettra que je me contente de joindre mes vœux ardens à ceux de *SES* fidelles sujets pour *LUI* souhaiter les années de *Nesstor*, afin que plusieurs générations puissent jouir du bonheur qui va faire le partage de

SES peuples sous *SON* glorieux regne, & bénissent le Ciel de la félicité qu'il veut leur faire goûter par *ELLE*.

La joie autant que le respect m'empêchent d'exprimer à *V. M.* les sentimens que cette grande révolution m'a fait éprouver ; mais rien au monde ne sauroit m'empêcher de *LUI* témoigner ma confiance que j'ai, qu'*ELLE* daignera avec la même bonté que le *Prince Royal de Prusse*, agréer l'assurance de la parfaite vénération, & du dévouement sans bornes avec lequel j'ai fait vœu d'être toute ma vie,

Sire,

de *VOTRE MAJESTÉ*

le très soumis
& très fidelle *Diaphane*.

à Charlottenbourg ce 29^e. de Juin 1740.

Lettrè XCVII.

Mon cher Diaphane.

J'espérois que parmi les complimens que Vous me faites sur le changement qui vient d'arriver à mes titres il se trouveroit un petit mot qui regarderoit Votre personne ; mais j'ai eu la mortification de ne rien trouver sur Votre sujet & sur le mien, de ce que j'appelle intéressant. Je Vous prie donc, mon cher *Subm*, de m'écrire, si Vous êtes homme à renoncer au Ministère pour mener la vie réfléchie d'un Sage, & si Vous pouvez trouver quelque chose dans ma compagnie qui Vous dédommage de la politique.

J'attends impatiemment Votre résolution là-dessus, Vous assurant que je suis avec bien de l'estime & de l'amitié,

Votre très fidelle ami,

Fédéric.

P S,

Dites en mon nom à Votre *Duc*, à qui il veut que l'argent soit compté.

Je vais en *Prusse* ; Votre chemin seroit à moitié fait, si Vous pouviez m'y joindre. Mais je demande peut-être plus que Vous ne voulez ou ne pourrez m'accorder.

à Pétersbourg le 21. Juillet 1740.

Lettre XCVIII.

S I R E.

Je n'avois pas attendu la confirmation des sentimens de *V. M.*, qu'il *LUI* a plû de me donner par *SA* toute gracieuse lettre du 14^e. du mois passé, pour me conformer aux insinuations du *Prince Royal de Prusse*, en prenant les mesures propres à accélérer le bonheur de me voir à *SES* pieds.

O je connois trop bien, *SIRE*, le fond de *VOTRE* grande ame, pour qu'il eut pû entrer dans mon esprit une ombre du soupçon, que le changement d'état apporterait quelque changement à *VOTRE* façon de penser.

J'attends avec la plus vive impatience le succès des démarches que j'ai faites, craignant beaucoup que le grand éloignement & les formalités ne me fassent encore long-tems languir. En ce cas il ne faudra pas moins que la gracieuse assurance que *V. M.* vient de me donner, qu'*ELLE* va me regarder désormais comme *LUI* appartenant, pour soutenir ma patience & mes forces. Pour ce qui est du *comment* & du pied sur lequel je ferai, je n'ai absolument rien à dire là-dessus. Il me suffira d'être à *VOUS*, *SIRE*, le reste ne me regarde point; trop heureux, & trop content de favoir qu'un grand Roi daigne me confirmer les senti-

mens aussi gracieux qu'ineestimables dont *IL* m'honoroit comme Prince Royal; & de voir qu'*IL* daigne agréer mes respectueux & tendres hommages, & ajouter foi à la sincérité du désir que j'ose *LUI* témoigner de me retrouver à *SES* pieds, & d'y finir mes jours en m'efforçant de *LUI* prouver le zèle & respectueux attachement avec lequel je veux être jusqu'au dernier instant de ma vie, &c.

à Traquenau en Prusse, ce 15 Juillet 1746.

Lettre XCIX.

Mon cher Diaphane.

Je puis donc à présent Vous regarder comme étant véritablement à moi, charmé de Vous posséder & de jouir de Votre aimable compagnie. Je serai Votre homme d'affaire à Berlin, & au cas que je n'ajuste pas Vos petits arrangemens selon Vos souhaits, il ne dépendra que de Vous de dire ce qu'il Vous faut.

Z 5

Amenez *Euler* si Vous le pouvez. On lui donnera mille écus de pension ou douze cents. Quant à la petite affaire de trois ans *), je Vous prie de me dire comment & de quelle manière je pourrai m'en acquitter.

Adieu, mon aimable *Diaphane*! Je fau-
voure déjà d'avance le plaisir de Vous em-
braiser, & de Vous assurer, que je suis tout
à Vous.

Fédéric.

*) Cette petite affaire de trois ans, dont il s'agit ici, n'est autre chose — suivant l'explication qui s'en est trouvée dans une lettre de *Mr. de Salm*, — que l'emprunt des différentes sommes que le Roi, comme Prince Royal, avoit tirées de Russie, par le canal de *Mr. de Salm*, pendant les trois ans que celui-ci avoit séjourné à Pétersbourg.

Pétersbourg le 13^e. d'Août 1740.

Lettre C.

SIRE.

Que de grâces infinies n'ai-je pas à rendre à *V. M.* de ce qu'il *LUI* a plu de me donner de si pleines assurances de mon bonheur par *SA* dernière & gracieuse lettre ! Ne pouvant rien ajouter aux tendres & respectueux sentimens dont je me sens pénétré pour *ELLE*, *ELLE* est venu mettre le comble à ma joie & à l'impatience que j'éprouve de me voir aux pieds d'un Maître qui dès le commencement de *SON* règne ne fait aucune démarche qui ne *LUI* gagne l'amour de *SES* peuples & ne *LUI* attire l'admiration de toute l'Europe.

En réponse à la lettre par laquelle j'avois demandé mon rappel & ma démission, & que le *Duc de Courlande* avoit bien voulu appuyer de ses représentations, fondées sur

le mauvais état de ma santé que le climat de Ruffie a fort altérée, j'ai enfin eu la joie & la fatisfaction inexprimable de recevoir famedi passé une très gracieuse réponse de la Cour de Dresde, contenant mon rappel dans les termes les plus propres à me faire connoître l'entière fatisfaction que l'on a de mes services passés. C'est avec des transports de joie que je viens, *SIRE*, *VOUS* apprendre cette nouvelle, y ajoutant celle que je prendrai au premier jour ici mon audience de congé, afin de pouvoir sans délai partir pour *Varsovie*, où je dois me rendre pour y recevoir ma démission en forme. Après quoi je n'aurai rien de plus pressé que de voler aux pieds de *V. M.* pour *LA* prier de prendre possession de moi, & de me donner désormais sans cesse des occasions de *LUI* prouver la sincérité du tendre & inviolable attachement & du profond respect de

SON fidelle & dévoué

Diaphane.

à Wesel ce 31^e. d'Août 1740.

Lettre CI.

Mon cher Diaphane.

Je suis bien charmé de pouvoir me dire enfin que Vous êtes à moi. J'ai désiré ce moment avec grande impatience; & je me flatte que Vous n'aurez pas lieu de regretter le pas que Vous venez de faire.

Je compte d'être à Berlin vers la fin de Septembre. Je suis bien impatient de Vous voir, mais trop surchargé d'affaires pour pouvoir les négliger.

Maupertuis que j'ai trouvé ici me suit pour rester à Berlin. J'espère que l'assemblée de tant d'habiles gens d'esprit ne contribuera pas peu à rendre le séjour de Berlin agréable. Il me le paroitra beaucoup quand j'aurai le plaisir de Vous embrasser & de Vous assurer de mon estime & de mon amitié.
Adieu!

Fédéric.

Vursovie le 20e. Octobre 1740.

Lettre CII.

SIRE.

Je viens d'arriver ici à petites journées , parce qu'une rechûte terrible de mon mal ordinaire, qui m'a pris peu de jours avant mon départ de Pétersbourg & qui a pensé m'ôter toute espérance de jamais revoir *V. M.*, m'avoit laissé une telle foiblesse que ce n'est pas sans risque que j'ai entrepris un si long voyage. Mais rien n'étant capable de modérer mon impatience, j'ai eu recours à la douce & flatteuse espérance de me voir bientôt aux pieds de *V. M.* pour m'aider à supporter patiemment toutes les souffrances & toutes les fatigues que j'ai eu à essuyer pendant le long trajet.

Ma foiblesse ne me permettant point encore de me présenter à la Cour, j'ai pris le parti d'écrire au Roi qui m'en a gracieu-



fement dispensé. J'ai donc fait hier mon rapport par écrit, & n'attends plus que ma démission, que l'on va m'expédier, pour aller me jeter aux pieds de *V. M.*, aussitôt que mes forces me le permettront. Mon médecin, qui me fait prendre des bouillons, me donne l'espérance de les recouvrer bientôt. Cependant loin de remarquer jusqu'à présent quelque changement en mieux, il me semble au contraire que mon état empire chaque jour. Il faudra une heureuse crise pour me relever de cette facheuse maladie. La seule consolation qui me reste dans mes souffrances est de me sentir si près de *V. M.*, & de me voir bientôt, si le Ciel trouve bon de prolonger ma vie, maître de l'aller mettre à *SES* pieds & de *LA* conjurer d'en agréer l'offrande, comme le seul hommage capable de *LUI* faire connoître dignement la tendre vénération & le parfait dévouement de *SON* fidelle

Diaphane.

*Varsovie le 21e. Octobre 1740.**Lettre CIII.**S I R E.*

Avant-hier je reçus ma démission dans les termes les plus gracieux & les plus honorables pour moi, comme il plaira à *VOTRE MAJESTÉ* de le voir par la copie ci-jointe.

Me voilà donc enfin parvenu au faite de la félicité, au plus haut degré de bonheur auquel mes vœux terrestres eussent jamais pû aspirer ! Aussi est-il bien au-dessus de tout ce que le plus vif & le plus respectueux sentiment peut exprimer, de rendre tout ce que j'éprouve en me disant aujourd'hui que je puis me prosterner en toute confiance au pied du trône de *V. M.*, & *LUI* offrir mon sang & ma vie, comme à mon Maître, à mon gracieux Protecteur, à mon ami, à mon Roi. Et à cet égard ma satisfaction & ma joie sont
à leur

à leur comble. Mais mon affliction l'est aussi de voir ma santé dans un si mauvais état que les médecins ont décidé que je ne pourrois absolument me mettre en voyage avant que d'avoir repris des forces. Et je remarque que pour cela il ne suffit pas de s'être mis aux bouillons.

Dans cette fâcheuse situation, où je n'aurois jamais pû me trouver plus mal à propos, je crois qu'un homme avec beaucoup de fermeté perdroit facilement courage. Mais je me soutiendrai jusqu'au bout par les sentimens de constance & de résignation sur lesquels j'ai toujours cherché à fonder le bonheur & la tranquillité de ma vie. Et il seroit bien honteux pour moi d'être parvenu jusqu'à l'âge où je suis, si je ne pouvois me rendre le témoignage de n'y avoir pas travaillé en vain.

Je me flatte cependant que *V. M.* daignera par un mot de *SA* main me donner quel-

que consolation dans la folitude où je vais être abandonné ici, parce que d'abord après la diète la Cour partira pour la Saxe afin d'établir le Vicariat *), & de régler les autres choses qu'il convient de mettre en ordre après la mort de l'Empereur. Le vif intérêt que je prends, *SIRE*, à la splendeur & à la félicité du règne que *VOUS* promettez à *VOS* chers fujets, ne me permet pas de parler de cet événement fans féliciter d'avance *V. M.* des grandes conjonctures **)

*) Par une ancienne constitution du Corps germanique, pendant l'interrègne qui a lieu après la mort d'un Empereur jusqu'au choix de son successeur, les fonctions du Chef de l'Empire font administrées par deux Electeurs; & c'est cette administration qu'on appelle *Vicariat de l'Empire*. Celui dont il s'agit ici est celui qui eut lieu après la mort de Charles VI. décédé le 20e. Octobre 1740, la même année où moururent l'Impératrice Anne, le Roi de Prusse Guillaume I. & le pape Clément XII. Par la constitution de l'Empereur Charles IV, si connue sous le nom de *Bulle d'or*, les Electeurs de Bavière & de Saxe ont été nommés pour toujours Vicaires de l'Empire en cas d'interrègne.

***) La mort de Charles VI, dernier Prince de la maison de Habsbourg, avoit jetté les affaires concernant

qui vont lui donner occasion d'accroître SA gloire, en travaillant aux intérêts & au bonheur de SES états.

Agréez, SIRE, &c.

la succession des Etats de l'Autriche dans un état assez critique pour laisser présumer une grande révolution dans toute l'Allemagne. Le Roi de Prusse se voyoit Lui-même à cette occasion dans le cas de faire revivre quelques prétentions sur une partie de la Silésie. Ce sont-là sans doute les conjonctures dont Mr. de Suhm fait ici mention; & la suite des événemens a pleinement vérifié ses conjectures.



Varsovie le 3e. de Novembre 1748.

Lettre CIV.

S I R E.

Cest en vain que l'on me berce encore d'espérances; c'est en vain que l'amour de la vie, & les puissans attraitis qui y ajoutent encore la riante perspective qui m'étoit ouverte, cherchent à nourrir l'illusion de mon cœur par l'ardeur de ses desirs; c'est en vain, en un mot, que je voudrois me le cacher moi-même; chaque heure, chaque instant me le fait sentir plus profondément & m'avertit que la fin de ma vie approche. Et quelque désir que j'eusse d'épargner à *V. M.* la douleur de cette nouvelle, s'il étoit possible qu'elle ne *LUI* parvint jamais, & ne troublât ainsi aucun instant le repos de *SON* grand & sensible cœur, un devoir trop im-

portant & trop sacré y est attaché pour que je pûsse cependant la *LUI* cacher.

Oui, *SIRE*, il n'est que trop certain ! Après bien des soins inutiles pour prolonger mes jours, je me vois enfin sur le bord de la tombe. Hélas ! je fais naufrage au port. Le Ciel ne permet pas que *VOUS* ayez le tems d'exécuter *VOS* bons desseins envers moi. Sans doute que le bonheur dont j'allois jouir étoit trop parfait pour pouvoir devenir ici-bas mon partage, & c'est, oui je l'espère fermement, mourant en bon chrétien & avec la tranquillité que m'inspire le témoignage de ma conscience, c'est pour m'en rendre participant dans une autre vie que le Maître suprême de nos destinées va me retirer de celle-ci.

Encore peu de jours, peu d'heures peut-être, & je ne ferai plus ! Voilà pourquoi, *SIRE*, je me fais un devoir, & m'empresse à *VOUS* écrire encore une fois afin de *VOUS*

recommander ma pauvre famille, avant que la mort vienne glacer mon sang & fermer mes paupières. Je suis convaincu, *SIRE*, & je meurs tranquille dans la ferme assurance que *VOUS* ne l'abandonnerez point, & que *VOUS* en aurez un soin qui répondra à l'amitié, & à la gracieuse bienveillance dont *VOUS* avez daigné m'honorer dès le moment où j'eus le bonheur d'être connu de *VOUS*. Ceux que je prends la liberté de *VOUS* recommander sont quatre enfans, trois garçons & une fille dont Dieu m'a béni, & une sœur que j'aime & qui le mérite bien, autant par sa propre mérite, que par les soins vraiment maternels qu'elle a pris de mes enfans depuis mon veuvage. Je désirerois, *SIRE*, que cette même disposition subsistât encore à Berlin après ma mort par le soutien, & sous la protection de *V. M.*, & que ma sœur qui remplit auprès de mes enfans la place de mère, fut traitée par *V.*

M. comme l'eut été ma veuve, & qu'*ELLE* daignât la mettre en état de soutenir l'éducation de ma famille.

Il me suffit sans doute, *SIRE*, de *VOUS* avoir témoigné ces derniers souhaits d'un cœur paternel, pour pouvoir espérer avec confiance qu'ils seront exaucés. Aussi suis-je après ce dernier & pénible acte de mes foibles & tremblantes mains, tout aussi tranquille sur le sort de ma famille que je le suis par rapport au mien propre, dans ce moment, où je viens de remettre mon ame entre les mains de l'Être infiniment bon par qui elle existe, & qui ne l'a sans doute appelée à l'existence que pour la félicité.

Maintenant il ne me reste plus qu'à détacher mon cœur de la terre pour le tourner vers la source éternelle de toute vie & de toute félicité. Ah! c'est dans ce moment que je sens toute la force du doux lien qui m'attache au plus aimable, au plus vertueux des

Mortels que la bonté du Ciel m'ait fait rencontrer sur la terre pendant le pèlerinage de mes jours. Ah! c'est dans ce moment que je sens tout ce qu'il m'en coûte à rompre ce lien. Toutefois ma fermeté triomphera, car une grande & consolante espérance me soutient; l'espérance inébranlable que tout ce qui fut créé pour aimer, rentrera un jour dans la source inépuisable & éternelle de tout amour!

L'heure approche! je sens déjà que mes forces m'abandonnent; il faut se quitter. Adieu! Encore une larme, elle mouille VOS pieds! O daignez la regarder, Grand Roi, comme un gage du tendre & inaltérable attachement avec lequel VOTRE fidelle *Diaphane* VOUS fut dévoué jusqu'à son dernier soupir.

Fin de la Correspondance.



Note du Rédacteur,
& Supplément

pour servir de conclusion à l'histoire des
liaisons d'amitié que le GRAND FRÉ-
DERIC a entretenues avec le Con-
seiller privé de *Subm.*

Peu de jours après l'envoi de la dernière lettre mourut le brave & digne homme que l'on vient d'apprendre à connoître par une correspondance de près de cinq ans avec un Prince, qui déjà de ce tems annonçoit ce qu'il deviendrait un jour, *le modèle des plus grands Rois.* Quand *Mr. de Subm* ne feroit pas déjà assez intéressant par ses étroites liaisons avec l'un des plus grands Princes qui fut jamais, par les éloges qu'il en reçoit presque dans chacune de SES lettres, & par l'intime amitié dont ce Prince l'honore même sur le trône, pendant plus de dix années & jusqu'à sa mort, il devroit sans doute le devenir, par l'aimable empreinte qu'il nous a laissée de son caractère dans ses lettres, & par la singularité de son sort, qui

après l'avoir bercé longtems des plus douces & des plus flatteuses espérances , l'amena enfin jusqu'au bord de la plus riante carrière, dont il semble ne lui avoir montré l'attrayante perspective que pour l'arracher impitoyablement à l'idole de félicité qu'elle lui faisoit envifager. Aussi n'est-ce pas sans fondement que l'on peut s'attendre à voir le sensible Lecteur trouver un charme attendrissant dans ses lettres où il a peint avec de si vives & de si touchantes couleurs les peines de sa situation, & ses sentimens de dévouement & d'amitié qu'on lui pardonnera aisément d'avoir porté jusqu'à la passion, jusqu'à l'amour envers un Prince si digne de respect & d'adorations. Peut-être n'est-ce pas même trop dire en faveur de *M. de Suhm*, que de prétendre qu'on puisse, à la lecture de cette correspondance, s'intéresser presqu'aussi vivement à lui qu'on a coutume de s'intéresser à une aimable & malheureuse personne dans un drame ou dans un roman.

Quoique notre dessein ne soit point d'entrer ici dans aucun détail au sujet de *Mr. de Suhm*, dont on a déjà parlé assez au long dans l'avant-propos de cette correspondance pour préparer l'opinion qu'on doit avoir de lui, & qui se trouve si pleinement confirmée dans le cours de ces lettres, nous

n'avons pû cependant nous empêcher de faire en passant cette remarque, qui sembloit propre à relever l'intérêt principal & dominant de cette correspondance, c'est-à-dire, celui qui se trouve attaché aux lettres du *Prince Royal*. Car plus de lettres de cet adorable Prince sont tendres & cordiales, plus il doit être satisfaisant pour le Lecteur de trouver aimable & intéressant l'homme sensible auquel elles s'adrescoient, plus il doit lui être agréable de remarquer que cet homme étoit vraiment digne des sentimens affectueux dont elles sont remplies, & qu'il justifioit pleinement par son mérite l'estime & l'affection qu'un si grand Prince lui avoit vouées.

Il ne reste maintenant plus qu'à satisfaire la curiosité du Lecteur, qui s'impatiente sans doute déjà de savoir quel fût l'effet de la lettre que *Mr. de Suhm* écrivit au Roi sur son lit de mort, & dans laquelle il LUI recommandoit sa pauvre & délaissée famille avec une confiance, que la tendresse de ses propres sentimens & le souvenir de tant de témoignages d'amitié dont le Roi l'avoit honoré, pouvoient seuls lui inspirer. Quand on n'auroit pas déjà dès le commencement de ces lettres prévenu le Lecteur sur ce sujet par l'assurance que le Roi scella des plus généreux effets de sa grâce les témoignages d'amitié & de reconnoissance qu'il réitéra

à *Mr. de Suhm* , comme on l'a vu , dans presque toutes les lettres , la seule pensée au grand FRÉDÉRIC , jointe à l'attendrissement dont tout cœur sensible ne pourra se défendre à la lecture de cette lettre aussi touchante par les sentimens de pitié & de résignation dont elle porte l'empreinte , que par l'idée triste & attendrissante qui y est naturellement associée , suffiroit sans doute pour convaincre d'avance & de lui-même tout Lecteur , que ce grand Monarque , après tous les témoignages d'affection qu'il avoit donnés à son défunt ami , ne pouvoit qu'en justifier la sincérité par l'accomplissement. Ce que l'on a à dire sur ce sujet n'est donc que pour instruire le Lecteur des particularités qu'il pourroit désirer de savoir.

Aussitôt après la mort de *Mr. de Suhm* , le Roi écrivit à la sœur du défunt , *Mademoiselle Hedwige de Suhm* , une lettre aussi obligeante & consolante pour elle , que touchante par les expressions de la vive douleur & des tendres regrets qu'il sentoit de la perte de son cher Diaphane. Il est sans doute fort à regretter que cette lettre ne se soit point conservée , puis qu'on pourroit la regarder comme le sceau de toutes les autres , & comme un gage assuré de la sincérité des sentimens que le Roi avoit témoignés à *Mr. de Suhm* , pendant sa vie. Cette

même lettre contenoit en même tems les assurances les plus gracieuses de la bienveillance du Roi envers la sœur & les enfans de *M. de Suhm*, la promesse de s'intéresser à eux pendant toute SA vie, & le détail des mesures qu'il avoit prises pour l'accomplissement des derniers vœux de SON défunt ami. Il appelloit *Mademoiselle de Suhm* à Berlin, pour y continuer & achever sous SES yeux l'éducation de ses pupilles; lui assignant une pension de dix-huit cents écus, dont fix cents lui étoient assurés en propre pendant le reste de sa vie; les autres douze cents devant être employés à l'éducation des quatre enfans, trois cents pour chacun, avec la promesse qu'ils en jouiroient jusqu'à ce qu'un honnête établissement les mit en état de s'en passer. C'est sur ces gracieuses assurances que *Mademoiselle de Suhm* se rendit à Berlin avec la famille de son défunt frère. Pendant tout le tems que dura l'éducation des enfans, le Roi s'y intéressa personnellement lui-même. Dès que les trois fils furent parvenus à l'âge d'entrer au service, il les plaça comme porte-enseignes dans ses troupes; leur laissant la pension de 300 écus jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus au grade de capitaine. Il ne s'intéressa pas moins à l'établissement de la fille qui épousa dans la suite un colonel de Keith, après

avoir joui jusqu'à son mariage de la pension qui lui avoit été assurée. Quant à *Mademoiselle Hedwige Suhm*, elle a vécu près de trente-trois ans à Berlin, y ayant joui jusqu'à la fin de sa vie de la pension de six cents écus qui lui avoit été promise, & de bien d'autres précieux témoignages encore de la bienveillance & des bonnes grâces du Roi.

Le détail des bontés sans nombre que le Roi continua à cette famille, l'on peut dire jusqu'à la fin de SA vie, mèneroit trop loin si l'on vouloit y entrer, & n'intéresseroit pas assez le Lecteur qui doit le regarder comme superflu après tout ce qu'il vient d'apprendre. Nous nous bornerons donc au trait suivant qui nous conduit naturellement à l'explication qu'exige le petit supplément de lettres ci-joint.

L'ainé des fils du défunt *Conseiller privé de Suhm*, ami du Roi, *Ernst-Ulric-Pierre de Suhm*, avoit déjà servi avec honneur pendant quelques années dans les troupes de S. M., & étoit parvenu jusqu'au grade de lieutenant, lorsque le feu de la guerre de sept ans s'alluma. Le jeune officier, avide de gloire, fit en cette qualité les premières campagnes de cette guerre, n'attendant que l'occasion de se distinguer. Elle se présente enfin ;

le signal de la bataille de *Prague* se donne le 6e. Mai 1757. Le jeune *de Suhm* y assiste, & brule de montrer sa bravure; mais à peine en a-t-il donné les premières preuves, qu'un boulet de canon lui emportant une jambe, le désarme & rend pour toujours inutile le noble feu de sa valeur. Se voyant par cet accident mis hors d'état de poursuivre sa carrière, il demanda son congé comme invalide. Informé de son malheur, le Roi lui fit aussitôt offrir deux places également avantageuses, celle de Directeur de l'Académie de Liegnitz, & celle de Maître des postes à Dessau, en même tems qu'il l'honorait du titre de Conseiller de guerre. *Mr. de Suhm*, à qui les troubles de la guerre, & l'état encore critique des affaires dans la Silésie qui en étoit le théâtre, faisoient désirer un séjour plus sûr & plus tranquille, accepta la place de Maître des postes à Dessau qu'il a desservi lui-même près de 25 ans, pendant lesquels il s'est fait aimer & respecter de tout le monde, autant par sa probité & par sa droiture, que par sa bienfaisance, & par ses mœurs exemplaires. Parvenu, malgré les infirmités & les fréquentes indispositions auxquelles l'assujettissoit la perte d'une jambe & d'une cuisse, jusqu'à l'âge de soixante-deux ans, il tomba enfin dans une maladie de langueur qui lui annonçant sa

fin prochaine, le détermina à écrire au Roi peu de jours avant sa mort, afin de LUI recommander ses trois fils qui étoient déjà placés dans SES troupes. C'est cette lettre de *Mr. de Suhm*, & celle de sa veuve qui la suivit de près, qui ont occasionné les deux lettres du Roi que l'on trouve ici jointes comme un dernier monument de la fidélité avec laquelle ce grand Monarque remplit les engagements qu'il avoit pris envers la famille de SON ami, & comme le dernier témoignage de la bienveillance qu'il conserva à ses enfans jusqu'à la fin de SA vie.

SIRE.

Deſſin, ce 12e. Mai 1785.

S I R E.

Sentant approcher la fin de ma vie, je viens me jeter aux pieds de *V. M.* pour *LUI* demander une dernière grâce. Daignez écouter favorablement la prière que j'ose d'une voix foible élever jusqu'à *VOUS*. Les trois fils, dont le Ciel m'a béni, font entrés ſucceſſivement depuis deux ans dans le ſervice de *V. M.* Ils font encore porte-enseignes, l'ainé dans le Régiment d'Er-lach, le ſecond dans le Régiment de Be-low, & le troiſième encore ſurnuméraire dans le Régiment du défunt Prince Léopold de Brunſwick. Avant que de détacher mon cœur des liens paternels, je viens m'acquitter des derniers devoirs que la na-

B b

ture m'imposa envers eux ; je viens implorer *VOS* bontés pour eux. Ah laissez *VOTRE* grande ame s'attendrir à la prière d'un père mourant & encore inquiet sur leur fort ! Laissez-moi emporter au tombeau la douce consolation d'avoir contribué à leur bonheur jusqu'à mon dernier soupir ! Daignez, *Grand Monarque*, *VOUS* souvenir d'eux dans l'occasion. Favorisez-les autant que la justice, conciliée avec *VOTRE* bonté Royale, pourra le permettre. Daignez les recommander à leurs supérieurs, afin que ceux-ci les exhortent à marcher dans le chemin de l'honneur & de la vertu. Enfin si le souvenir d'un nom qui jadis *VOUS* fut cher, peut être une excuse pour tant de hardiesse, souffrez, *Grand Roi*, que je les remette entre *VOS* mains paternelles pour les consoler de celles qu'ils vont perdre.

Daignez, *SIRE*, exaucer mon humble prière, & m'en donner une consolante assurance, avant, s'il se peut, que le *Tout-Puissant* trouve bon de me retirer de ce monde. Ce dernier bienfait du plus *Grand Roi* remplira mon ame à la mort de la plus douce paix, & je porterai aux pieds du *Très-haut* les vœux de mon éternelle reconnaissance.

SIRE, je descends dans la tombe avec les sentimens de vénération, de reconnaissance, & de respect,

du plus soumis & du plus
fidelle sujet,

U. E. P. de Sibir.

*A mon Conseiller de guerre, & Maître
des postes de Suhm, à Dessau.*

Ce n'est qu'avec bien de la peine que j'apprends, par Votre lettre du 12, que Vous touchez à Votre dernier moment. Le nom de Suhm m'est effectivement cher. J'ai connu quelques-uns de cette famille qui se distinguoient par leur mérite, & qui s'étoient concilié mon estime. Votre Pere, & Vous même y appartenez, & Vos fils y auront également part s'ils marchent sur leurs traces & imitent leurs exemples. Je suis bien aisé de Vous donner encore ce témoignage consolant avant de descendre du théâtre de ce monde où Vous avez joué le rôle d'un parfaitement honnête homme, qui est bien le plus glorieux pour les mortels. Sur ce, je prie Dieu qu'il Vous rétablisse encore une fois, & Vous ait en sa sainte & digne garde.

Potsdam, ce 16c. de Mai 1785.

Fédéric.

La lettre suivante fut écrite à la réception de la précédente.

S I R E.

U ne veuve en deuil se jette à *VOS* pieds & les baigne de pleurs. Ne dédaignez pas de jeter sur elle un regard de bonté. Le *Tout-Puissant* a trouvé bon de retirer de ce monde ce matin 18^e. Mai, *U. E. P. de Subm*, mon mari, qui par une faveur du Ciel & de *V. M.* desservoit depuis vingt-cinq ans l'office de Maitre des postes à Dessau. Quelques jours avant sa mort il a adressé une lettre à *V. M.* pour *LUI* recommander très humblement nos trois enfans, & *LA* supplier de les prendre sous *SA* puissante protection. Si les larmes d'une veuve éplorée peuvent ajouter quelque poids aux derniers vœux d'un pere mourant, permettez, *SIRE*, que j'en

arrofé *VOS* genoux, & que je joigne mon ardente prière à la sienne.

Vivant dans la douce espérance que *V. M.* daignera exaucer notre prière commune, je mourrai, *SIRE*, avec les sentimens du plus profond respect, & de la plus vive reconnoissance,

VOTRE très soumise & très
respectueuse servante,
Veuve de *Suhm*, née de
Bonafous.

A la Veuve de Suhm à Dessau.

La nouvelle de la mort de Votre mari, Maître des postes à Dessau, m'a fait beaucoup de peine. La dernière lettre que je lui ai adressée, il n'y a guères longtems, sur son lit de mort, Vous en aura déjà prévenue. Je l'estimois pour son mérite, ainsi que pour les services qu'il m'a rendus tant dans le militaire que dans le civil, & je

prends par cela même une part bien sincère à sa perte. Vos fils, s'ils marchent sur les traces de leur père, auront en tems & lieu, part à ma bienveillance & protection. Et pour Vous, je Vous souhaite toutes les consolations nécessaires dans Votre juste douleur ; priant, sur ce, Dieu, qu'il Vous ait en sa sainte & digne garde.

Berlin ce 21^e. Mai

1785.

Fédéric.







B 7962 (1/2)

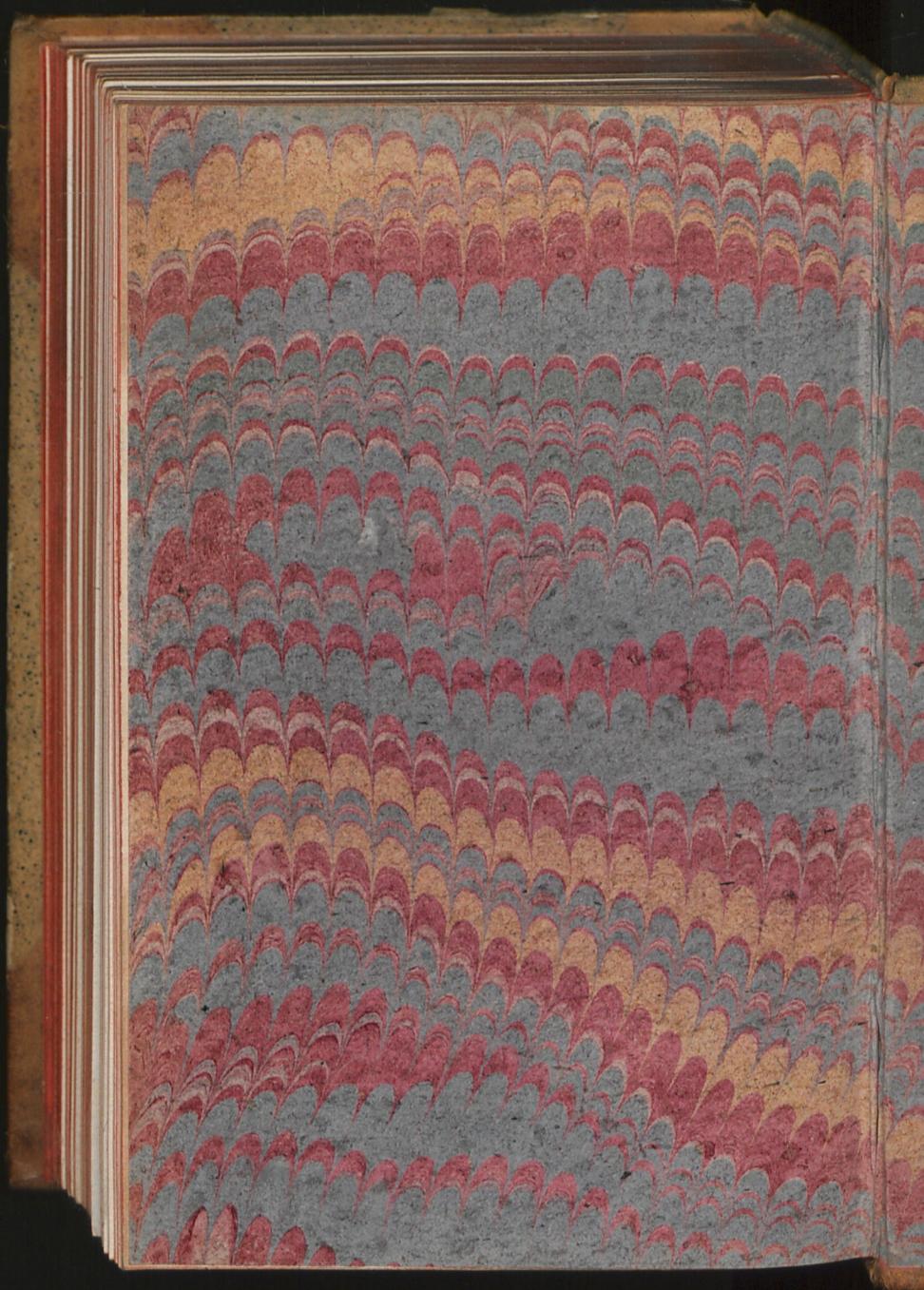
ULB Halle
007 430 957

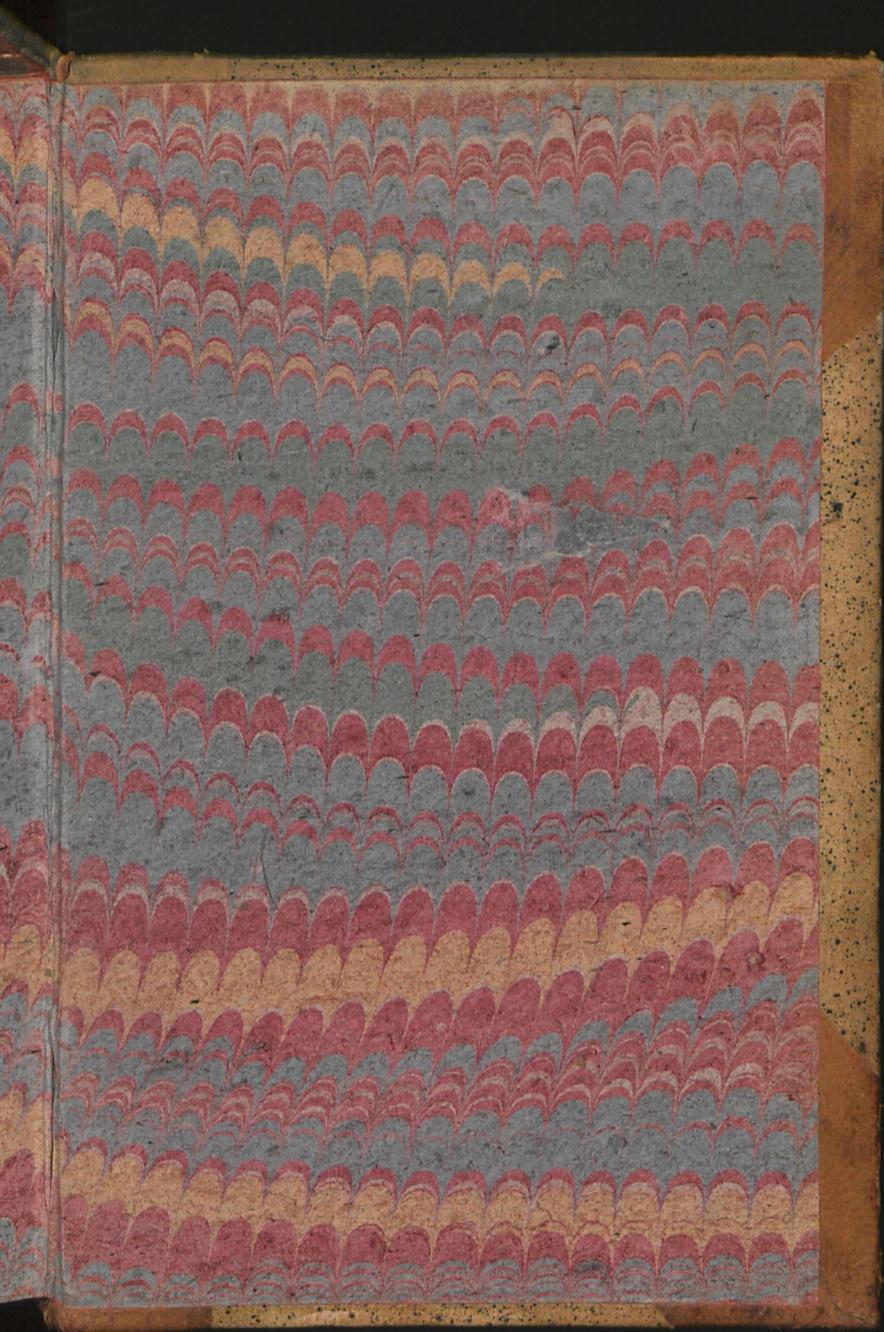
3



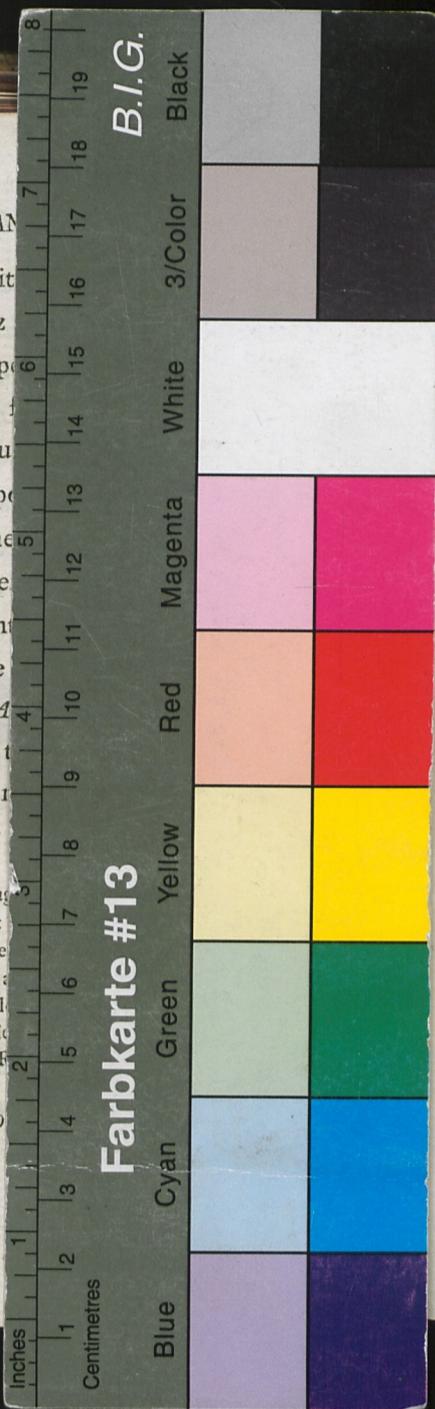
VD 18











2

CORRESPONDANCE
FAMILIERE ET AMICALE
DE
FRÉDÉRIC SECONDE
ROI DE PRUSSE

AVEC
U. F. DE SUHM

*Conseiller intime de l'Electeur de Saxe, & son Envoyé extraordi-
naire aux Cours de Berlin & de Pétersbourg.*

TOME SECOND.

Avec Privilèges de S. M. l'Empereur, de S. M. le Roi de Prusse,
& de S. A. S. Mgr. l'Electeur de Saxe.

À BASLE & LEIPZIG,
chez G. J. DECKER & FRÉDÉRIC VIEWEG l'aîné.

1787.